

Rédaction, comité de lecture : Anakyn, Christophe Girard, Gaëlle, Odéliane, Perceval, Virginia Schilli

Art designer, graphics & maquette conception : Hugues Perrin

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs. Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.

Notre site : <http://www.litterature-fantastique.info>



EDITORIAL

La cloche a sonné, tous les élèves entrent en classe. Si vous n'êtes pas trop timide mais plutôt curieux, suivez-les, venez assister dans un premier temps au cours d'Histoire des Religions pour tenter, si vous le pouvez, de donner un sens à votre existence, de conjurer le mal dans toute sa splendeur même si sa présence intemporelle semble venimeuse. Saurez-vous résister à ses ondes négatives, à sa puissance légendaire ?

A moins que vous ne tombiez directement en face de la mort en personne et là, inutile de protester ! Ne dit-on pas qu'à l'instant fatidique il n'est plus possible de tricher devant la grande faucheuse ? La vérité tombe alors comme un couperet encore suintant des derniers remords et même les pires assassins ne peuvent lutter contre elle.

Il fait froid, il fait nuit, c'est le moment tant attendu, le plus propice à la rêverie. Loin du sordide quotidien, venez vous immerger dans sa douceur, dans les espoirs qu'elle fait naître. Et si par miracle vos désirs inavoués devenaient alors réalité, si une nocturne rencontre arrivait finalement à tout changer... vous faisant oublier à quel point vous vous sentez trahi et ce, depuis tout petit ! La peine arrive toujours trop tôt et la nature complice puis consolatrice devient alors votre meilleure alliée pour vous aider dans la construction de votre carapace. Carapace de chair, hermétique à chaque douleur puis carapace mentale pour oublier un seul instant combien vous vous sentez seul, abandonné, rejeté par un monde qui vous inonde de toutes ces vilénies.

Le passé, comme un poids ou une arme secrète pour retrouver la force nécessaire de continuer, d'avancer dans cet avenir trouble où il n'y a plus de logique même si tout semble tactique et manipulation. Une photographie accrochée là sur le mur, des paysages d'enfance, un tombeau couvert de roses renvoient à cette nostalgie si brûlante mais tellement précieuse dans la mémoire des hommes. Et puis, à ces instants d'accalmie que l'on souhaiterait toujours faire durer surgit le temps de la colère et de la vengeance, de l'incompréhension où on ose désormais se poser ces odieuses questions : Mais pourquoi sommes-nous nés ? A quoi servons-nous ? Faut-il, pour garder l'être aimé le supprimer ? Le garder prisonnier, rien que pour soi et en tout égoïsme ? Ou mieux vaut-il vivre dans la jouissance de l'instant présent, tel Don Juan, personnage créé par Lord Byron et ô combien inspiré de sa propre vie ? Héros romantique, séducteur maussade et calculateur qui tire sa force de son amour de la liberté et de sa haine envers les institutions sociales et l'hypocrisie. Laissez-vous bercer au rythme de ses chants et de son parcours pittoresque.

Si de ces escapades nocturnes vous en ressortez indemne, attention tout de même de ne pas succomber au poison doux-amer qui imbibe ces pages inertes et dont le mal ne cesse de se délecter...

Odéliane.



L'ABSENT (Denis Roditi)

Les vacances sont finies. L'année dernière, l'année où j'étais à Horlick, il y a eu cinq suicides. *Cinq*. « Une année maudite pour cette petite ville du Maine », selon les mots du canard local. Certains ont insinué que mon renvoi de l'école serait dû à la responsabilité que j'aurais eue dans ces suicides. Cependant le motif officiel de mon départ de Horlick tient en une ligne: « Absentéisme ayant dépassé de loin les taux généralement permis par cet établissement. »

Emma, Sean, Ramsey et Bret sont assis à une table au fond de la classe, tenant chacun sept cartes en éventail dans les mains qu'ils s'échangent toutes les trois secondes avec une fébrilité concentrée. Notre prof, monsieur Hooper, est allé chercher ses photocopies au secrétariat. Les autres élèves discutent de choses insignifiantes ou sont sortis prendre l'air le temps que la pause se termine. Je me tiens à la table du fond, le menton sur mes coudes croisés, regardant les cartes échanger de propriétaire.

Nous sommes à la première semaine de la rentrée. Bentley, Chris et Mark contemplant depuis la fenêtre la cour de récréation où discutent, fument et rient quelques centaines de lycéens trois étages plus bas. Ils cherchent ceux ou celles sur qui ils peuvent raconter quelque chose – tentant de repérer les détails bizarres ou anormaux chez les autres afin de s'assurer de n'en être pas eux-mêmes victimes. Les filles aussi les intéressent, bien sûr: ils se

moquent des plus moches ou des plus bizarres et fantasment sur les autres. Rien d'extraordinaire en ce lundi de septembre grisâtre.

M.Hooper entre en classe et déplace sa chaise à roulettes pour s'asseoir. « Bien, fait-il en posant une pile de documents agrafés sur son pupitre. Comme nous l'avons vu il y a quelques minutes, *Dracula* incarne dans le roman de Stoker une figure tabou de la société victorienne caractérisée par un individualisme féroce, un instinct de prédateur et... »

Je m'assoupis. Mes deux voisines de gauche, les meilleures amies du monde, se mettent à papoter et à rire sans discrétion; elles ne voient rien en dehors de leur petit univers personnel qu'elles alimentent en permanence par des anecdotes toujours plus excitantes. A la table juste devant, Emma est en train de finir de ranger les cartes dans un paquet cartonné ficelé par un élastique; Sean n'arrête pas de se tortiller sur sa chaise; Bret suce un *Fisherman's Friend* avec un air d'attardé mental.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre et remarque qu'il ne reste plus personne dans la cour. Il est trois heures et le Branford's College est presque trop calme.

Tandis que notre prof de français s'emmêle à plusieurs reprises dans ses phrases tortueuses, la classe commence à s'assoupir. Seule une fille au premier rang paraît réellement intéressée par la leçon. Elle pose des questions stupides qui agacent M.Hooper, qui agacent tout le monde en fait, mais *elle* ne paraît pas se lasser de les poser. Elle a dix-sept ans, sa mère fait des ménages dans le quartier et elle est bien décidée à ne pas suivre cette voie: elle se fabrique déjà un autre avenir.

« Sarah, dit M Hooper, je crois que dans votre esprit vous mélangez deux...choses qui n'ont pas de rapport direct. Il est faux de dire... »

Sean pousse un soupir et se tourne vers sa voisine, qui lui renvoie son regard blasé avec une expression comique de dessin animé. Bret leur jette un coup d'œil désintéressé avant d'avalé son bonbon mentholé d'un coup sec; Samuel s'efforce de dormir au deuxième rang. Une fille dans la colonne de droite éclate de rire, de manière un peu affectée –comme si en fait elle m'observe depuis déjà longtemps. Je ne réagis pas. Je crois que je suis un peu malade. La grippe, peut-être...

Le lendemain, quelque chose d'horrible arrive.

Dès que je parviens dans le hall d'entrée, près de la rotonde, j'écarte la foule avec peine et monte les escaliers en vitesse de peur d'être déjà en retard pour les cours. Sur des panneaux de liège, près des batteries de casiers, sont punaisés des dessins récompensés par un juré scolaire. Sur l'un d'eux, une caricature de Dracula a ses incisives plantées dans une canette de Coca. A ses pieds, une vierge vidée de son sang se plaint dans la bulle qui lui est réservée de ne pas avoir été « vidée ».

Le cours de Mr Mulhout est d'un ennui mortel. Les élèves tripotent ce qui traîne sur leur table, regardent par les fenêtres, jouent à des petits jeux insignifiants, discutent de leur week-end, dessinent des figures de mangas, récrivent des paroles de chansons ou adressent des messages aux futurs occupants de la classe (de grands « Salut ! » enthousiastes, ou des formules du genre « J'aime le pastis et ton entrecuisse », « Les vieux ont toujours tort » ou « Je m'ennuie à mouriiiiir !!! »), tandis que le prof, imperturbable, continue sa leçon sur les dérivées et les intégrales. Je crois que suis toujours un peu malade –des nausées chroniques m'ont tenu éveillé

presque toute la nuit. Ou peut-être est-ce autre chose. Peut-être est-ce simplement l'angoisse des examens qui approchent.

Au premier rang, Sarah Marshen pose une énième question idiote (pas parce qu'elle ne suit pas, mais parce qu'elle ne *comprend* pas), mais Mr Mulhout ne fait pas la différence et commence à s'énerver. L'esprit de Sarah, tel un animal, fait un bond en arrière, blessé –je le *conçois* aussi nettement que si cet esprit avait une existence physique. Au cours de l'heure qui suit, Sarah se contente de fixer le pupitre, les yeux dans le vague, sans rien écrire dans son cahier. Elle paraît songer à quelque chose de lointain et d'inaccessible. A ses côtés, les stylos s'activent avec l'automatisme de robots.

Cet après-midi, nous avons cours dans le bâtiment B pour les sciences expérimentales. Je crois que Sarah a pleuré: ses yeux sont légèrement rouges et gonflés. Sa démarche dans les escaliers négligée, apathique. Ce n'est qu'au moment où je parviens au quatrième étage et que je me retourne que je me rends compte qu'elle a disparu. Elle a dû s'arrêter aux toilettes du troisième pour s'arranger un peu.

Je m'installe au dernier rang au moment où Mr Burrough entre dans la classe. Sarah apparaît cinq minutes en retard. Aussitôt, elle s'assied au premier rang, toute seule. D'où je suis, je peux la voir dessiner sur son cahier, de jolis dessins tout en rondeurs –qui n'ont bien sûr rien à voir avec le cours de Mr Burroughs. L'un d'eux représente un vampire. Assez petit et les cheveux bruns, il me ressemble étrangement. Ses incisives sont plantées dans la tête d'une petite fille qui tient dans la main droite un ours en peluche. La petite fille, qui a des cheveux noirs et elle-même un peu l'air d'un vampire, s'exclame «Oh ! Je crois que j'ai la migraine. » Tandis que j'observe son dessin, je me demande si son auteur et celui qui a dessiné la caricature récompensée par le juré ne seraient pas en fait une seule et même personne. Au deuxième rang, Emma, Sean, Ramsey et Bret, inséparables, se livrent à leurs petits jeux habituels tandis que la craie de Mr Burrough s'active sur le tableau.

L'après-midi même, Mrs Burns est en train de nous expliquer les règles si dures à maîtriser du passif lorsque une fille ouvre violemment la porte, haletante, l'air horrifié :

– Une élève s'est jetée du toit du bâtiment...Je crois qu'elle était dans votre classe.

Notre prof reste un instant interdite, visiblement incapable de se décider sur la réaction à adopter. Finalement le cours est annulé et nous pouvons tous rentrer chez nous –pour méditer la tragédie peut-être, ou juste parce que l'administration a besoin de temps pour se réorganiser efficacement.

On me propose d'aller jouer au basket –je refuse. Déjà la stupéfaction ahurie a laissé la place à un nouvel entrain. On semble presser de se rappeler mille petits détails, d'évoquer l'histoire. Chacun se félicite d'être toujours là. Beaucoup de choses sont organisées –un véritable bouillonnement d'activités visant à contrebalancer le souvenir de la morte. Je n'ai jamais été aussi content d'être à l'école.

La fin de la semaine s'écoule sans beaucoup de surprises. L'hiver approche, les cas de maladie se font plus fréquents. Le lundi de la semaine suivante, quatre ou cinq élèves supplémentaires manquent les cours. Sur les feuilles d'absence qu'ils ont remis à notre prof principal, Mr Brennett, ils ont marqué : «Ai attrapé la grippe. Ne sais pas quand je serai guéri. » Mais les rumeurs disent autre chose ; les rumeurs disent : ceux-là ne sont pas vraiment malades. Ils font semblant. Bien sûr, c'est bientôt la saison du froid et des maladies qu'il entraîne: le moment idéal pour se faire porter pâle.

Mais je crois que les rumeurs se trompent. Je crois que Alan, Brett, Michael et les autres sont vraiment malades. Une maladie qu'il ne serait pas très malin d'expliquer sur le petit papier rose «demande de congé.» De ceux qui

sont restés, sur les deux dizaines d'élèves qui assistent toujours aux cours, j'en ai repéré deux ou trois qui ont l'air un peu déprimé. Je me demande si eux aussi vont y succomber bientôt.

Quant à moi, je me sens mieux. Il est vrai qu'il y a peu de temps, j'étais un peu faible, comme si on m'on m'avait refilé un mauvais virus, mais il semble que je m'en sois remis. Le prof de français m'a même fait remarquer que mon attention en classe s'est améliorée depuis quelques jours.

C'est cet après-midi là que Larah Frahm, au cours d'histoire et science des religions que nous suivons chaque jeudi, a parlé de «se jeter par la fenêtre».

Larah est une grosse fille pas très attirante, d'habitude plutôt exaltée; tandis qu'elle lâche ces mots, elle sourit d'un sourire d'insomniaque. Elle est plutôt pâle. Ses paupières glissent sur ses yeux comme si elle envisage la vie avec de moins en moins d'ouverture. Elle est calme, sereine, et Jeremy, son voisin de table, se met à rire comme si elle n'était pas vraiment sérieuse. Le prof rentre au moment pile où la sonnerie retentit et le cours reprend.

Le bouddhisme. Les préjugés sur le bouddhisme –le bouddhisme tibétain ne représente pas le vrai bouddhisme ! La vie est un cycle ; nous y sommes entrés et c'est une damnation, un mal. Nous devons sortir du cycle. Nous devons sortir de la vie. Pour cela: devenir moine. Mais nous ne serons jamais moines. Nous devons nous réincarner. Des conneries.

Je regarde Larah. Larah est-elle bouddha ? Va-t-elle le devenir ? Non, nous apprend Mr Benassi: le suicide ne permet pas d'accéder au stade de bouddha; c'est une tricherie impardonnable qui exclut toute possibilité d'avenir dans le nirvana.

Le cours se termine. Larah range très lentement ses affaires dans son sac, aussi lentement que moi, qui l'observe. Les élèves partent. Même Jeremy part. Notre prof, Mr Benassi, agrippe son attaché-case, puis nous souhaite un bon week-end. On entend le bruit de ses pas décroître dans le couloir.

Dès que nous sommes seuls, Larah se tourne vers moi et me dit : «Ce bouddhisme. Vraiment n'importe quoi, non ?

– Ouais. »

Puis, sur le même ton de conversation, elle me demande : « Au fait, pourquoi tu me suis tout le temps ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je t'ai vu hier, quand je suis sorti de l'école. Tu m'as suivi à vélo jusqu'à ce que j'arrive chez moi. Et je t'ai aussi vu par la fenêtre de ma chambre deux heures plus tard –t'étais toujours là, sur le gravier de ma maison.

– T'as dû te tromper, je...

– Ca va, me prends pas pour une conne. »

Sur ce, elle ouvre la porte-fenêtre et se rend sur le balcon, contemplant la cour qui s'étend en bas. Comme je la rejoins, elle me demande sans se retourner: « Si je saute, qu'est-ce que tu diras ? Je veux dire...Ca te ferait quelque chose ? ».

Elle semble ne pas le croire, mais elle se trompe. «Oui, bien sûr que ça me ferait quelque chose, je dis. Ca me rendrait plus fort. » Mes paroles tombent dans l'oreille d'une sourde.

L'hiver approche.

La classe s'est encore dépeuplée. Les cours sont plus agréables à suivre. Il y a de moins en moins de monde mais le peu qui reste profite de l'absence des autres. Mr Brennett n'a pas une seule fois besoin d'élever la voix. Je crois que lui aussi savoure ces moments de plate tranquillité ; il paraît presque heureux. Je me sens également mieux, même si je suis assis tout au fond de la classe. Le vide qui se trouve au premier rang paraît assez anodin ; la disparition de Sarah ne change pas grand-chose.

Alors que Noël approche, mes notes s'améliorent. J'en suis content car mon bulletin de premier trimestre a été tout sauf enthousiasmant. Mais qu'est-ce qui l'est, dans ce collège pourri ? Tandis que je songe à ça, je regarde Meryl, la voisine de Sarah, assise toute seule au premier rang, et je me dis : « Ca, c'est enthousiasmant. » ; puis je songe à Larah, qui est là avec nous ce matin, et ma bonne humeur retombe; il y a tellement de personnes qui devraient disparaître.

Bientôt les vacances.

J'ai toujours su repérer le mal, je crois. Il est partout autour de nous. Je crois que j'arrive à l'aspirer; ça me fortifie. Savez-vous à quoi ressemble le Mal ? J'ai toujours pensé que le Mal n'existe pas en soi, que le Mal est en fait une absence de Bien. Ce n'est que parce que l'être humain déteste le vide qu'il se sent obligé de le remplacer par quelque chose, et ce quelque chose c'est le Mal. Je suis ce vide, ce vide qui crée le Mal par sa seule présence. Je n'existe qu'à partir du néant. Sinon je dépéris, je meurs lentement –je me vide progressivement de ma substance.

Je ne pense pas avoir été jamais vraiment malade, ici, à Hempstead. Le terrain est trop favorable pour laisser mourir des parasites dans mon genre.

J'ai pourtant été invité à plusieurs soirées au cours de cette année où j'ai eu l'impression d'être invisible – surtout depuis le suicide de Sarah, en fait. Pas seulement lors des soirées, d'ailleurs; ce sentiment de ne pas exister est récurrent chez moi, il ne disparaît jamais tout à fait. Je n'ai aucun pouvoir, aucun contrôle sur les gens et les discussions. L'Histoire s'est toujours déroulée dans l'ignorance de types comme moi mais ça ne nous a pas empêché d'exister. Je suis là, qu'on le veuille ou non –et le simple fait de ma présence à Hempstead en dit déjà long, je crois.

« Excuse-moi, mais j'ai oublié ton nom, me dit Chris tandis que je sirote un cocktail. » Nous sommes à ce bar, le *Saturne*, et Chris est dans ma classe depuis bientôt un an. C'est un peu difficile à croire.

– Robert, je réponds en levant mon nez du verre pour lui sourire. »

Chris paraît un instant se demander si je me fous de lui ou pas –ce n'est pas une hésitation sympathique, conviviale: il aurait fallu que j'aie plus de charme, plus de magnétisme, plus d'*attrait* pour cela; tous signes de vitalité dont je suis évidemment dépourvu. La question de Chris et la réponse que je lui ai faites sont seules, détachées dans une chape de silence. Tout le monde –c'est-à-dire Larah, Mike, Eileen et trois types un peu punks que je ne connais pas– nous prête un intérêt mêlé de neutralité et d'ennui. Bientôt l'un d'entre eux va prendre la parole, et ce sera la fin de mon temps de célébrité. Un mur infranchissable d'indifférence se dressera d'un seul coup entre moi et ces fêtards, et je mourrai à petit feu, dans mon coin.

« C'est pas toi qui connaissais Sarah ?me demande encore Chris. »

Voilà donc où il veut en venir, je pense. Cette fois, nous parvenons à capter entièrement l'attention. Car Sarah s'est suicidée, et la mort est un événement bouleversant. Le sujet est profond. Chris ne m'aurait jamais adressé la

parole pour rien, j'aurais dû le savoir: je ne l'intéresse que parce que j'ai été un des seuls à avoir parlé à Sarah au cours de cette année. Il doit imaginer que j'ai quelque révélation fracassante à lui faire. Ou peut-être veut-il juste me mettre mal à l'aise.

Je repose mon cocktail sur la table. «Je ne la connaissais pas très bien, dis-je. Je lui ai juste parlé quelques fois.

– C'est *toi* qui lui as brisé le cœur ! lance soudain Larah.

Elle attend visiblement une réaction de ma part. Les autres rient de manière hésitante, et je me rends compte de l'ambiguïté : Larah est-elle sérieuse ou ne cherche-t-elle qu'à relancer la conversation sur un mode humoristique vaguement malsain ? L'atmosphère est très bizarre.

Chris se met à rire à son tour, un peu stupidement. « Cette fille était barge, de toute façon ».

Un des punks croise les mains derrière sa nuque et demande: « Comment elle s'y est prise, déjà ? »

Larah écrase son mégot dans le cendrier. «Elle s'est jetée du toit du bâtiment C.

– Oh ouais, c'est...c'est cool – j'veux dire, si je voulais me buter, je ferais exactement ça : je me jetterai d'un pont ou du toit de l'école. (Le type rit un peu, embarrassé, comme s'il espérait que les autres partageraient sa vision des choses). C'est cool, répète-t-il.

– Moi je préférerais la guillotine ou l'injection, dit finalement Larah.

Cette fois, les rires sont plus francs : le cas de Sarah est transcendé pour donner lieu à un débat général sur le moyen le moins atroce de mettre fin à ses jours.

– La *guillotine* ! Putain, retourne au Moyen-Age, Larah.

Larah rit, comme si elle était contente d'avoir proféré une stupidité et animé ainsi un peu la conversation. « Je te rappelle qu'au Moyen-Âge, on les *pendait*, abruti.

– Le meilleur truc, c'est encore de se faire fusiller, dit Chris.

– Moi je suis pour la chaise électrique », dit le deuxième punk en riant tout seul de sa contribution.

Un silence s'installe, comme pour contrebalancer cette brusque convivialité après un si long temps mort. Des sourires flottent au-dessus des verres; personne ne se regarde vraiment. Puis Larah tourne la tête vers moi et, d'un air assez provocateur (comme si elle doutait de ma capacité à trouver une répartie drôle ou intéressante), me demande : « Et toi, t'en penses quoi...*Robert* ?

– Il y en aura d'autres, je réponds très rapidement.

Larah perd un peu de sa vivacité. Elle me regarde d'un air insomniaque. « Quoi ? D'autres qui vont se buter ? »

J'acquiesce et finis mon cocktail –sachant pertinemment que les autres sont en train de se demander si je plaisante et savourant la problématique que cela engendre « T'es aussi barge que cette fille », conclut Larah d'une voix un peu tendue avant de finir de siroter son *Hot hot beach*.

«La religion est un moteur puissant, peut-être le plus puissant qu'il soit, dit Mr Benassi, et toute la classe semble muette, comme rendue humble par cette affirmation capitale. Si vous apprenez à la cultiver –je dis bien la cultiver, pas à vous reposer sur elle–, alors il se pourrait que vous trouviez ce que recherchent des milliards d'être humains à travers le monde. Je veux parler d'une réponse personnelle au sens de notre existence.» Des yeux le regardent, neutres, avides, mais en même temps plein d'une timidité fondamentale. Mr Benassi n'a pas l'air grave et un peu hautain de notre professeur d'histoire, Mr Liman. Non, il se contente de nous regarder, les lèvres pleines d'humour, le regard brillant derrière ses lunettes, et je comprends alors que ce type croit vraiment ce qu'il affirme.

«C'est des conneries, dis-je, rompant si brutalement le silence que Mattie sursaute au deuxième rang. »

Mr Benassi, le cul sur son pupitre –ses pieds ne touchent même pas le sol– tourne la tête vers moi. Son expression dénote de l'intérêt et de l'amusement. «Vraiment ? répliqua-t-il, de son ton plein d'une ironie constructive, prêt à marchander son savoir. Si c'est ce que vous croyez, je ne me mettrai pas en travers. Mais peut-être pourriez-vous exposer vos arguments afin que nous ayons une discussion ouverte ? »

Les douze yeux qui me dévisagent ont perdu leur vacuité. Ils semblent pleins de reproches. *Petit con prétentieux*, semblent-ils dire. Vas-y. Lance-toi ; ridiculise-toi.

«Ce que je veux dire, dis-je, c'est que la religion n'a certainement pas ce pouvoir que vous semblez lui associer. Tout ça, c'est des conneries qu'on vous a rabâché au catéchisme.

– Etant musulman, réplique doucement Mr Benassi, je n'ai jamais suivi ce genre d'éducation. Mais que je vous comprenne bien: ce que vous nous dites, Clay, c'est que la religion est incapable de donner du sens à la vie d'un croyant ?

– Ce que je pense, c'est qu'il s'agit du symptôme de l'autruche. On se plante la tête dans la terre pour pas voir ce qui nous arrive.

– Et que nous arrive-t-il, Clay ?

– Vous savez bien. On crève tous, au bout du compte.

– J'avoue que j'ai du mal à vous suivre. »

Je prends mon inspiration, expire. «Enfin, c'est pourtant simple. Certaines personnes –vos foutus croyants–ont l'impression que leur existence acquiert du sens à coup de prières, de rites, de dogmes, et tout ce genre de conneries. Mais si c'était vraiment le cas, toutes ces vies auraient le même sens car elles sont basées sur les mêmes pratiques. Sur les mêmes axiomes. En réalité, tout ce que ça leur apporte, c'est une marche à suivre. Un guide de bonne conduite pour des bons croyants, vous pigez ? »

Mr Benassi semble méditer un instant sa réponse. «Vous oubliez plusieurs points, Clay. Premièrement, qu'il existe plusieurs religions et donc plusieurs croyances. Ensuite que, pour croyant qu'on soit, nous ne sommes pas obligés d'adhérer de manière absolue à ces croyances. Nous pouvons nous forger nos propres conceptions. Contrairement à vous, poursuit Mr Benassi de son ton habitué à la polémique en bons termes, je ne crois pas qu'adhérer à une religion quelconque consiste à s'aveugler. Pour ma part, il s'agit tout au contraire d'une forme saine d'épanouissement personnel et d'humilité face aux forces supérieures qui nous gouvernent. Et, bien sûr, de reconnaissance de sa propre mortalité. Croire en Dieu, ce n'est pas croire qu'un vendredi 13 ne vous apportera que des malheurs ou qu'il est dangereux de passer sous une échelle. Cela, ça s'appelle de la superstition. La religion n'est pas figée. Elle implique de vous un effort constant et soutenu. Elle fait appel à vos capacités personnelles à appréhender une réalité « autre. »

– Encore du baratin, je marmonne, et à ce moment-là je comprends que ce type est un malin, qu'il m'a ferré pour de bon. Il attend de moi que je réagisse.

– J'ai entendu dire que les croyants avaient une espérance de vie plus élevée que les autres, dit soudain Mattie nerveusement, essayant de s'insérer dans le débat.

Je saisis la balle au bond : «Exactement: le pouvoir anxiolytique de la foi. La base de tout, je continue, c'est la peur. Et c'est parce qu'ils pètent de trouille devant leur propre mortalité, comme vous dites, que les gens –les croyants, les faibles– se réfugient dans un appareil doctrinal qui les abreuvera de conneries mensongères préfabriquées, puisées dans des mythologies abstraites. Quant aux Testaments –l'Ancien et le Nouveau–, ou le

Coran, ou je ne sais quels autres textes fondateurs, en plus de relater des faits historiquement douteux, voire carrément faux, n'ont d'intérêt que par les symboles, les métaphores, les exemples, qu'ils transmettent.

– Des contes de fée, en quelque sorte, dit Mr Benassi, l'air toujours aussi amusé.

– J'ai jamais dit que toutes leurs histoires étaient roses, je réplique, piqué au vif. C'est même globalement guerrier et sanglant et les thèmes évoquent des sujets aussi graves que la trahison, le crime, l'inceste, etc. Mais après tout, les contes de fée possèdent souvent une forme de cruauté raffinée. Seulement, contrairement aux contes de Grimm ou de Hendersen, ces textes ont autant de valeur et de validité pour des centaines de millions de gens que des *textes de loi*. Sans compter que les neuf dixième d'entre eux les liront au premier degré, c'est-à-dire avec toutes les incohérences –et, bien plus grave, avec les messages de génocides ou d'incitation au meurtre ou à l'ascèse, ou je ne sais quoi d'autre– que ces textes comportent. Et je ne parle pas encore des extrémistes, ou des exégètes de pacotille, ou de je ne sais quel enfoiré venu, qui va s'arranger pour détourner le sens de certains passages ambigus de la Bible ou du Coran pour inciter à la haine. Suffit de regarder ces enculés d'islamistes qui se font sauver chaque quart d'heure ou les croisades chrétiennes qui ont eu lieu par le passé.

Et voilà que Mr Benassi perd son putain d'air détaché. A ma grande satisfaction, je comprends que j'ai touché un point sensible. Peut-être ai-je mal évalué ce type. Peut-être Mr Benassi se sent-il réellement concerné, voire bouleversé, par les dérives occasionnées par ses si précieuses religions.

– Vous soulevez des points justes, dit-il au bout d'un moment, mais je crois aussi que vous négligez beaucoup de facteurs. Des facteurs essentiels. S'il convient en effet de condamner l'*instrumentalisation* de la religion (ce qui est, vous l'admettez, très différent de la religion elle-même) –à des fins politiques, idéologiques ou autres- il reste par contre plus vital que jamais –surtout en ces temps de crise– de s'intéresser aux textes eux-mêmes. Pas seulement pour éviter de se faire influencer ou manipuler, mais parce que, aussi obscurs et flous qu'ils soient, ils renvoient à des vérités atemporelles et représentent des sources inépuisables de réflexion. Et c'est sur ceci que j'insiste dans mon cours.

« Après tout, la science aussi a ses dérives n'est-ce pas ? Vous pouvez communiquer avec à peu près n'importe quel individu sur le globe, mais il y a aussi eu Nagasaki et Hiroshima. Nous avons trouvé des manières extrêmement utiles de convertir l'énergie solaire ou nucléaire en énergie électrique, mais une guerre bactériologique peut éclater à tout instant. Sans parler de toutes ces armes de plus en plus perfectionnées élaborées à chaque nouvelle guerre, de Tchernobyl, de l'explosion meurtrière de la navette spatiale Columbia, et j'en passe.

« Comme la science, la religion représente un axe. A partir de là, vous avez quatre choix. Le premier, c'est d'ignorer tout simplement cet axe ou de vous y intéresser sans vous y accrocher. C'est le cas de la plupart des athées et des agnostiques –quoique l'athéisme puisse représenter une forme de religiosité, mais ce n'est pas le débat. Le deuxième choix que vous avez, c'est de vous cramponner à cet axe de toutes vos forces –presque comme si votre vie en dépendait. Je veux parler là des croyants convaincus, des fondamentalistes, bref, des *mordus de la religion*. Benassi laissa un ange passer. Puis il dit calmement : La troisième possibilité, celle que je préconise à mes élèves, c'est de vous appuyer sur cet axe –sur ces multiples axes que représentent les différentes religions– et de choisir à quel point vous êtes d'accord ou pas. De se servir des religions comme tremplins, comme accès à des réflexions personnelles. Et s'il se trouve que vos croyances correspondent avec ce qu'enseignent les textes –du moins dans la manière admise dont ils sont interprétés–, eh bien, quoi de mieux ? Vous avez au moins la certitude que ces croyances sont partagées par des millions de personnes.

Silence. Puis une voix nouvelle –celle de Léa, une fille sage et pas très perspicace du premier rang : Et le quatrième choix ?

– C’est celui qu’il faut éviter, répondit Mr Benassi. C’est-à-dire vous *servir* de la religion, non comme voie d’accès à une expérience personnelle plus intime, plus profonde, mais en forçant les autres à y adhérer. Que ce soit par la voie de la violence, de la persuasion, du pur marketing ; à des fins de prosélytisme, politiques, économiques ou idéologiques. Dans ce cas, la religion devient une secte.

Nouveau silence.

– C’est pas tout, ça, dis-je au bout d’un moment au cours duquel je réfléchissais à ce que j’allais dire devant une classe que je devinais quasiment aux bottes de ce cher professeur. Vous occulter volontairement certains points qui méritent, eux, vraiment d’être débattus. Tout ce que vous venez de nous sortir, n’importe quel bon élève intelligent et ayant un peu le sens de l’histoire ou des connaissances superficielle de l’actualité sera d’accord.

– Sur quels points faut-il débattre alors, Clay ? Demanda Mr Benassi avec une douceur quasi surnaturelle.

– Sur la raison même de l’existence des religions, dis-je en soignant mes effets. Et là, plusieurs mécanismes entre compte si vous me donnez le temps de vous les exposer.

– Je vous en prie.

– Le premier, le principal, est psychologique. Prenons les premiers hommes du temps où ils découvraient le feu. Ils n’en comprenaient bien sûr pas les principes chimiques. De même qu’ils ne comprenaient pas l’origine des éclairs, qu’ils ignoraient à quoi ressemblait la Terre –si elle était ronde, plate, ou triangulaire. Cette incompréhension des lois de la nature, des normes de l’univers, *doit* trouver un écho, une explication raisonnable dans leur esprit. Ils créent donc les mythologies, donc des fabulations destinées à donner un sens à tout ce bordel. (Mr Benassi ne tressaille même pas devant cette vulgarité; il baigne probablement dans un état transcendantal). Je parle là déjà d’une étape relativement avancée de l’humanité, quand celle-ci commençait non pas seulement à s’interroger mais à *proposer des explications* sur le monde qui l’entoure. Les Romains et les Grecs inventèrent des Dieux multiples qui régissaient ces lois de la nature et leur attribuaient des caractéristiques –morphologiques et caractérielles– humaines. Ce qui, à mon sens, est une preuve que l’esprit humain n’est capable que de concevoir des entités prétendument supérieures qu’en les dotant de référents terrestres ou humains. La plupart des gens imaginent encore Dieu dans la peau du vieux barbu. Ce que je veux dire, c’est qu’il est *statistiquement* quasi-impossible que ce que nous créons par le biais de notre esprit et de notre imagination ait une réalité avérée. D’ailleurs, l’humanité elle-même finit par reconnaître ses erreurs passées. Plus personne ne croit que la Terre, ni qu’elle est le centre du monde. Ni que c’est Poséidon qui déclenche les tempêtes. Lorsque les mentalités auront évolué, il est presque aussi certain que la majeure partie de la population civilisée se moquera du karma, des théories sur la réincarnation ou sur la nature d’un Dieu omnipotent. Ces concepts seront à leur tour dépassés. Depuis le jour où les hommes se sont inquiétés de ce qui suivrait leur mort biologique, ils ont extrapolé des au-delà –une fois encore à partir de leur propre base de référence.

– Vous avez raison, Clay, mais...

– Attendez, je n’ai pas fini. Je viens d’essayer de montrer que la religion naît pour surmonter un blocage psychologique causé par notre incompréhension de l’univers. Mais il est presque aussi facile de critiquer certaines notions purement religieuses, comme le désir de transcendance, le mysticisme, ou les prières. Premièrement, à part quelques prétendus miracles –coïncidence divine au sens ironique du terme ou escroquerie pure et simple,

au choix–, nous n’avons jamais eu *la moindre preuve* que Dieu accorde plus d’intérêt aux croyants qu’aux autres. Ensuite, prenons ces types qui prétendent accéder à une sorte de dimension nouvelle par le biais de la prière ou de la méditation. Une étude sur les moines bouddhistes a montré que leur prétendue transcendance était due à un processus physiologique. Autrement dit, ces types ont pour seule qualité d’arriver à « endormir » une partie de leur cerveau qui, normalement, opère la distinction pour l’individu entre son être et son environnement. Pas étonnant qu’ils se croient au paradis.

«Quant à notre libre-arbitre, il n’est certainement pas aussi étendu que ce que nous croyons généralement. Par exemple, il existe des gènes qui prédisposent à la croyance. D’après un article que j’ai lu récemment, cette tendance se produit au niveau des neurotransmetteurs. Ainsi, certaines personnes sont plus « promptes à croire » que les autres parce qu’elles possèdent un plus fort taux de dopamine ou de sérotonine ou de je ne sais quoi d’autre dans leur foutue caboche. Et il faudrait encore parler du formidable pouvoir de cohésion sociale que possède la religion.

Là, je sens que je gagne quelques points. Toute la classe me regarde, certains incrédules, d’autres dubitatifs. Ils ont probablement du mal à croire que je sois aussi passionné et documenté sur le sujet. Ils n’ont donc pas encore compris qui je suis. Ni pourquoi ce débat est aussi vital pour moi.

Benassi jette un coup d’œil sur l’horloge murale. «Bon, il est presque l’heure, dit-il en se frottant les mains, l’air mi-embarrassé mi-satisfait du tour qu’a pris son cours. Je propose que nous nous reparlions de tout cela la semaine prochaine, si cela vous intéresse toujours autant. D’ici-là, travaillez bien.»

Après que tout le monde fut parti, Mr Benassi m’appelle au moment où je m’apprête à sortir de la classe :

– Hum, Clay, que diriez-vous de prendre un café chez moi un des ces jours ? Histoire de discuter de tout ça seul à seul. Vous savez, il est rare de trouver un étudiant qui se sente réellement et directement concerné par mon cours. » Dans ses yeux, je n’arrive à lire que de l’humilité.

Lundi matin, je me lève plus tôt pour aller voir Mr Benassi dans son bureau. J’ai déjà pris soin (au début de l’année, en réalité, où j’ai compris pour la première fois qu’il incarnait l’Ennemi) de noter ses horaires de disponibilité. Je me rends donc dans l’aile ouest du bâtiment A, puis dans la section «Histoire et sciences des religions ». Tandis que j’essaie de repérer son bureau, une secrétaire s’approche doucement de moi et me demande si je cherche quelque chose.

– Le professeur Benassi, je réponds en me retournant.

La secrétaire a une grimace contrite. « Ah...Je ne crois pas qu’il viendra aujourd’hui. Il a téléphoné ce matin pour signaler qu’en principe il serait absent.

– Il est à un Congrès ?

– Je crois qu’il est malade.

– Est-il possible d’avoir son adresse ?

– Son adresse ? (Elle me regarde d’un air incrédule:) Vous voulez dire son adresse privée ?

– Oui.

– Non, je ne crois pas que ce soit poss...

– Je le connais bien, dis-je en essayant de prendre un air sincère. C’est un ami de mes parents.

– Dans ce cas, *eux* doivent l’avoir. Je suis désolée, mais Mr Benassi tient à garder son adresse ainsi que son numéro de téléphone confidentiel. »

Je hausse les épaules et tente de sourire, comme si ce n’était pas important. « D’accord, je comprends. » Je montre du doigt l’imprimante posée sur une armoire métallique à ma droite qui vient juste de régurgiter sa dernière photocopie, et je dis: « Vous devriez voir. Je crois que c’est fini. » La secrétaire se retourne, le dos courbé, l’air soudain harassé. Tandis qu’elle examine les formulaires qui sortent de la machine, elle vacille, en proie à des vertiges. Fouillant dans le registre de l’administration, je finis par trouver l’adresse. La secrétaire glisse de sa chaise et s’écroule entre la photocopieuse et le bureau, inerte.

La maison de Mr Benassi est grande, de style colonial, et située non loin de l’autoroute. Bordée par de hauts cyprès, elle comporte dix-huit pièces; difficile de garder une telle maison cachée, me dis-je. Il n’y a pas de boîte aux lettres. Aucun signe, en fait, n’indique qu’il s’agit bien de la maison de Mr Benassi.

J’ai néanmoins la certitude que je ne me trompe pas. Le soleil de cet après-midi donne à l’ensemble une teinte automnale, ne laissant en rien présager de ce qui m’attend à l’intérieur. Je gravis les marches en bois de cyprès qui mènent au porche, tentant de distinguer quelque chose derrière les fenêtres empoussiérées. Un merle, posé sur une branche d’un orme à deux pas de la véranda, m’observe: j’ai de la peine à savoir si c’est avec amusement, méchanceté ou par simple défi. Quand je lui retourne son regard d’oiseau, le merle a un petit geste nerveux de la tête, puis il décampe. Je pose ma main sur la poignée écaillée de la porte, m’attendant plus ou moins à la trouver fermée.

Tout d’abord, la porte résiste et je ne suis pas vraiment surpris –bien qu’un peu déçu. Je décide néanmoins de forcer un peu, et, dans un bref sursaut, la porte se décoince. Je lui donne une brève poussée, et suis aussitôt assailli par des bouffées légèrement âcres de poussière et de résine, ce qui arrête mon pas sur le seuil. « Propriété privée : interdit d’entrer » prévient l’écriteau devant le porche. Puis j’entends une respiration lourde, oppressée, bizarrement *chuintante* –celle d’un éléphanté enrhumé, aurait-on dit. Je me décide à entrer.

Je commence à accommoder dans la pénombre. Les derniers rayons du soleil déclinant émaillent discrètement l’obscurité; je remarque la légère oscillation d’un rocking-chair au fond de la pièce.

Emmitouflé dans une couverture, se balançant doucement dans son rocking-chair, Mr Benassi a l’air bien mal en point. La partie de son visage qui dépasse des couvertures est d’un gris pustuleux. Des brûlures atroces ont dégarni son cuir chevelu, et un goitre horriblement boursoufflé lui tient lieu de gorge. Il ressemble effectivement un peu à un éléphanté.

– Vous voyez, dis-je, la bénédiction divine n’existe pas. Ce sont les parasites comme moi qui gagnent au bout du compte.

Mr Benassi émet un râle –à moins qu’il n’essaie de dire quelque chose. Je ne le saurai jamais. Car à cet instant, incapable de supporter ma proximité, il meurt dans un dernier soubresaut agonisant. Sur la table en cèdre à côté du rocking-chair gît un bidon d’essence renversé de 5 litres. Le briquet qu’a utilisé Mr Benassi doit se trouver quelque part à ses pieds.

– Ce n’est pas moi qui vous ai tué, dis-je au cadavre de mon professeur. Tous les deux, nous l’avons bien compris. Ce sont les pions que nous jouons qui décident de l’issue de la partie. C’était pareil à Horlicks, avant

que je me fasse virer. L'aumônier est décédé juste après le cinquième suicide, une fille nommée Polly Chalmers. Elle venait se confesser chaque semaine. Le vieil aumônier la connaissait bien. Bien sûr, personne n'a fait lien.

«Et maintenant, Larah est morte, une paire de ciseaux plantée dans le cœur. Sarah et Larah brûlant en enfer, c'était trop pour vous, hein ? Echeh et mat, Mr Benassi.

«Vous tentez de remplir les autres êtres humains de lumière et d'amour; je leur fais l'effet inverse. Et nous ne sommes nous-mêmes que des pièces sur le vaste échiquier des forces cosmiques. Qui peut dire contre qui je m'attaquerai dans cinquante ans ? Le Vatican, le Pape lui-même ?»

Le ciel s'est assombri. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de mon Ennemi vaincu alors même que je suis en nage, haletant, exalté. J'ai peur de devoir encore changer d'école dans les prochaines semaines –juste au moment où je commençais à me plaire à Hempstead. Je leur fais confiance pour trouver un prétexte.

Le collège est en pleine effervescence en cette période automnale de fin d'année. Tout le monde semble avoir quelque chose d'excitant à raconter, des activités, des sorties intéressantes à effectuer, et des couples amoureux se forment à une vitesse étourdissante. Même les profs ont l'air comme catapultés dans les couloirs, faisant le pont entre les classes, contraints par les directives pressantes de l'administration (formulaire de fin d'année, bulletins scolaires à remettre), et tandis que tous s'agitent pour terminer en de bons termes et de manière percutante cette fin d'année, je me retrouve malade, une fois de plus.

Je suis parfois obligé de rester cramponné à la rambarde des escaliers, ou à un mur, en attendant que la douleur passe enfin. Sachant qu'elle ne disparaîtra jamais définitivement.

Ma tête non plus ne fonctionne plus très bien. Des migraines de plus en plus fréquentes m'assaillent. L'excitation collective qui m'entoure –même les élèves les plus sur la touche, ceux qui habituellement font office de dindons de la farce, sont inclus dans ce mouvement général car l'esprit de fête gomme miraculeusement les inégalités les plus flagrantes– me laisse sur la touche, exténué.

– Eh ben, Clay, ça va pas ? me demande un type qui ressemble à Stephen Dorff dans *Blade* et qui doit être Bruce ou Michael.

– J'ai dû choper une de ces conneries de refroidissement. Le cours avec Benassi a été supprimé ou quoi ? Bruce Michael me regarde soudain comme si j'étais un demeuré.

– On t'a pas raconté la nouvelle ? Benassi a eu un accident avec sa moto. Paraît qu'il est dans le coma, s'il est pas déjà crevé.

– Et...et Larah ?

– Elle a pris un congé. Partie en Thaïlande ou je sais plus trop où.

Les escaliers qui mènent à mon casier semblent animés d'un mouvement de balance tandis que je monte les marches. La caricature de Dracula a disparu; une série de dessins représentant des formes géométriques abstraites l'ont remplacé. *Un accident de moto*, je pense en souriant. *Partie en Thaïlande*. C'est donc que les forces occultes des gens bien-pensants sont à l'œuvre, gommant la vérité, banalisant notre combat pour mieux le rendre invisible. Des meurtres déguisés en suicides ou en accidents: cette hypocrisie me révolte et, alors même qu'un vortex féroce de cris et de rires résonne dans tout le bâtiment, je m'appuie sur le mur pour ne pas flancher.

Les vacances approchent.

J'ai toujours su repérer le mal, je crois. Il est partout autour de nous. Je crois que j'arrive à l'aspirer, et ça me fortifie.

Savez-vous à quoi ressemble le Mal ? Je crois que le Mal n'existe pas en soi, je crois que le Mal est une absence de Bien. Mais l'histoire est la suivante : l'être humain détestant le vide, est obligé de le remplacer par quelque chose, et ce quelque chose c'est le Mal. Je suis ce vide. Et si l'être humain émet des ondes, celles que j'émet – l'équivalent psychologique des effets dévastateurs de la radioactivité, je suppose – sapent silencieusement les structures psychiques de ceux qui me côtoient de trop près. Comme une espèce de virus mental.

Mais maintenant que l'été approche à nouveau, que la perspective douloureuse des vacances se précise, mes forces m'abandonnent.

Lorsque je me lève, en ce matin de mars, le monde semble maintenant remis du long traumatisme de l'hiver. Je n'ai pas dormi de la nuit. Derrière la fenêtre de ma chambre, des enfants rient dans la rue et le soleil éclabousse l'asphalte.

Je me traîne jusqu'à la salle de bains, anéanti, et observe mon reflet dans la glace. La blancheur de mon visage est frappante. Une envie de vomir imminente me tenaille. La période des vaches maigres est revenue et, comme chaque année, je suis victime de cette maladie qui m'oblige éternellement à me remettre en chasse.

La grippe, peut-être.

MORPHEUS, L'IDEAL (Natalym)

"L'amour est un tyran, l'amour est un poison, qui corrompt l'innocence et trouble la raison"

Louis Antoine Lebrun

Dans la pénombre qui m'inonde, je me sens libre. J'aime la protection des ténèbres et leur néant qui couvre le monde comme un linceul infini. Et c'est au cœur de la nuit que, la tempête qui fait rage dans mon être, s'apaise étrangement. C'est là que je retrouve mes espoirs perdus, mes aspirations éteintes. C'est aussi au sein des voies nocturnes que mes chimères me guident vers un ailleurs loin du sordide de mon quotidien. Ce quotidien aveuglé par le jour et où je ne parviens plus à inventer mon destin ni ma vie.

Seule, embarquée sur le vaisseau de l'existence depuis qu'il m'a quittée pour une autre, j'ai décidé de reprendre ma vie en main. Ou plutôt, cette indicible force de survie a trouvé le chemin de mon âme pour que renaisse l'espoir en mon être.

Cela s'est passé une nuit. Lors d'une simple nuit nimbée d'une lune pleine et rouge comme le brasier de mes meurtrissures amoureuses encore palpitantes. IL m'est apparu comme dans mes illusions les plus folles, comme pour panser la plaie de mon cœur abandonné. J'ai senti son souffle glacial frôler mon visage offert au monde invisible. Puis, j'ai ouvert les yeux pour découvrir quel était cet être étrange qui pénétrait l'intimité de ma chambre esseulée. Sa beauté dépassait l'entendement et ce que j'avais vu jusqu'alors.

Peut-être parce que sa condition surnaturelle sublimait son essence, cette créature surgie de nulle part ne semblait en tout cas pas être constitué de chair et de sang. L'être qui planait à quelques centimètres au-dessus de mon corps frissonnant paraissait asexué. Etant férue d'histoires fantastiques, je penchais pour une créature mi-ange mi-démon, partie en quête dans le royaume des mortels. Le visage tout juste éclairé par un halo lunaire, IL me scrutait l'âme de ses yeux séculaires avides. Quant à moi, pas franchement habituée à ce type de rencontre nocturne, j'étais restée figée, le corps presque anesthésié dès les premières minutes de sa venue impromptue.

Bizarrement, la peur ne m'avait même pas étreinte cette première nuit. C'était comme si, quelque part, même inconsciemment, je l'attendais, LUI. Si mon cœur battait la chamade, c'était parce que je ressentais à nouveau vibrer en moi la flamme de la passion. IL représentait tout ce que je désirais, lui, cet inconnu étrange au visage diaphane et égaré. IL dégageait une puissance érotique incroyablement attirante.

Mais en même temps, la situation me déroutait quelque peu. Je me sentais démunie et nue devant cette créature qui ne semblait pas envoyée par hasard. C'était comme une intuition qui me taraudait. IL semblait s'amuser de mon trouble et de mes réflexions vagabondes. Quand il se décida à parler, installé dans le fauteuil au bout de mon lit, je crus défaillir. Sans doute à cause de ce savant mélange de maîtrise et de bestialité imprimée dans cette voix sensuelle pleine de notes de sagesse.

- "Morpheus... Mon nom est Morpheus. Et nous nous sommes déjà rencontrés, vous vous souvenez ?"

Après m'être ressaisie devant cette courte présentation, mon esprit se remit à enchaîner les interrogations confuses. Alors comme ça, nous nous connaissions ?

Franchement, je ne voyais pas comment c'était possible... D'où est-ce que je... Nous...

Morpheus n'était, en tout cas, pas interloqué par cette rencontre ou, du moins, ne le montrait-il pas... La voix me manquait et mes yeux tombaient de sommeil. Mais je décidais de lutter face à cet événement surprenant qui ne se reproduirait sans doute jamais plus.

Devant ma confusion, cet inconnu nommé Morpheus, toujours impassible mais les iris brillants, reprit :

- "Allons, Dorian, faites un petit effort de mémoire ! Ou bien je vais être contraint d'aller trouver votre ex compagnon..."

Touchée ! Mais je n'étais pas plus avancée par cette sourde menace qui n'avait cours que pour me faire flancher. Super, il était deux heures du matin et je conversais avec une créature outrageusement belle et inconnue qui me posait une devinette apparemment piège. J'avais beau retourner dans ma tête la question de la fameuse rencontre, je ne voyais que mille pensées tournoyantes dans mon esprit embrumé.

Pas démonté pour un sou, Morpheus me lança un autre indice, le sourire compatissant au bord de ses lèvres pâles :

- "Bon, je suis d'accord pour vous aider un peu. C'est vous qui m'avez créé de toutes pièces alors que votre couple flanchait. C'était une nuit de pleine lune comme celle-ci. Vous êtes venue vous réfugier dans votre chambre après une scène plutôt violente entre Stef et vous. Souvenez-vous, Dorian... Essayez de vous rappeler ce que vous avez fait, éperdue et en pleurs au fond de cette même chambre..."

Blottie sous les draps, j'avais écouté docilement Morpheus en ressentant monter en moi les pénibles émotions de mon passé qu'il semblait effectivement connaître. Là, j'avoue que soudainement, j'eus une petite bouffée de peur. Néanmoins, cela n'était pas une peur de ce que LUI avait accompli, non ! Je craignais ce que, MOI-même, j'avais produit pour en arriver à cette fameuse nuit de pleine lune où IL apparut.

En respirant profondément, j'étouffai cette peur irrationnelle afin d'aller droit au but et résoudre cette énigme absurde, bien que plaisante je l'admets.

Je me remis donc dans le contexte difficile de cette horrible soirée de dispute avec Stef. C'était pour la bonne cause après tout, bien que j'ignorais où cette aventure me mènerait. Je me revois devant Stef, exploser de colère après qu'il m'ait avoué avoir une liaison depuis trois mois. Mais, chose étonnante, j'étais plus en colère et vexée que vraiment blessée au fond de moi-même. Être trompée reste toujours une épreuve délicate et plutôt humiliante pour la dignité. Mais c'était comme si j'avais pressenti que cela arriverait un jour. Peut-être que, quelque part, je l'avais tellement désiré que la rupture s'était produite.

La fameuse nuit, je m'étais donc réfugiée dans ma chambre, le cœur empli d'une rage très égocentrique. Oui, en effet, j'avais lâché quelques larmes, je m'en souvenais. Toutefois, ce chagrin semblait plus dû au fait de me demander où m'attendait cet amour si puissant dont je rêvais depuis toujours. Je ne pleurais certainement pas pour ce Stef mégalomane à l'esprit totalitaire tentant de brider celui des autres, ô que non ! Cette nuit-là, j'avais ouvert les volets de ma chambre en grand pour laisser entrer le clair de lune et... Je m'étais assise pour contempler le lac solitaire chatouillé gracieusement par une brume veloutée. L'ambiance était si paisible après le départ de Stef. La nature et moi nous retrouvions à l'instar de deux amants qui se seraient séparés un moment nécessaire.

Et je me souvins m'être ainsi laissée pénétrer de cette nature nocturne proche de l'extase, jusqu'à ce que... Jusqu'à ce que je songe éveillée à un amour idéal. Mon amour idéal.

Comme une petite fille se complaisant à décrire son prince charmant, je laissais venir à moi mes souhaits enchantés, l'âme et le cœur enjoués, vierges de ce futur nouvel amour. Et au gré de mes chimères les plus saugrenues, je réinventais ma vie. Cet amour prendrait-il la forme d'un homme ou d'une femme ? Je n'avais pas d'a priori si ce n'est ceux qui empoisonnent souvent les éducations traditionalistes les plus rigides.

Non, ne me dites pas que Morpheus...

Revenant à la réalité, mon esprit réintégra son enveloppe charnelle, frappée par cette vérité évidente. IL était toujours dans la pénombre protectrice de ma chambre, le visage tout juste nimbé de clarté lunaire et il me regardait avec deux yeux sans nuages. Son regard respirait un amour sans bornes et avait chaviré mon cœur à la minute où il m'était apparu. Bien sûr que je compris la raison de son apparition. Morpheus représentait le reflet de mes désirs amoureux idéaux que j'avais moi-même matérialisés, ce soir de pleine lune solitaire. IL n'incarnait pas un simple fantasme onirique inscrit dans mon esprit fertile en imagination. Je craignais à cet instant de découverte qu'il ne s'évapore dans la nuit pour disparaître dans le puits sans fond du néant. En fait, je pense que j'avais toujours craint que mon bonheur ne me soit enlevé. Et toute peur demeure irrationnelle après l'avoir affrontée, n'est-ce pas ?

Morpheus s'approcha et me sembla beaucoup moins imposant qu'il ne l'était quand il flottait au-dessus de moi. Me serrant contre son corps, je pus enfin sentir la chaleur émanant de son être qui semblait si glacial. Alors qu'il m'était apparu comme une créature inhumaine, voire immortelle et dotée de pouvoirs dépassant mon imagination, Morpheus était finalement très humain. Il m'expliqua que mes fantasmes s'étaient joués de moi en le faisant apparaître dans ma vie tel un vampire énigmatique et sage. Il me raconta que ce que j'avais perçu de lui au départ de notre rencontre n'étaient encore que le miroir de mes chimères errantes et intarissables.

Morpheus ne paraissait en effet pas devoir s'évaporer comme la brume de décembre sur mon lac en plein soleil d'hiver. Son cœur semblait bien battre aussi rapidement que le mien en proie à une passion éternelle. Mais quelque chose me chagrinait encore, malgré tout cet amour idéal matérialisé. Un truc clochait mais je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus. Que mon esprit amoureux s'éprenne ainsi pour un être créé de toutes pièces par son reflet passait encore. Toutefois, IL avait ainsi pris forme après une arrivée si étrange et si surprenante ! Morpheus m'avait-il dit la vérité ? Je commençais ainsi à douter de ma santé mentale.

Comme pour donner raison à mes élucubrations, l'atmosphère se mit à changer autour de nous. Je me sentis soulevée d'un seul coup, emportée je ne sais où. Morpheus me tenait fortement dans ses bras secs et puissants, m'enveloppant dans son long manteau noir. Il m'avait menti ! Honteusement trahie. Il était venu me chercher pour vivre l'éternité... mais pas en tant qu'immortelle mordue dans un soupir alanguï.

Le lac gelé avait faim et une offrande allait lui être servie.

Les eaux glacées se craquelèrent, me figèrent le sang et les organes en un rien de temps. Et mon si bel amour idéalisé coulait dans l'immensité de l'espace. A moins que cela ne soit moi qui me sois ainsi leurrée, trouvant ainsi un bon prétexte pour me suicider... Il me fallait ainsi une raison valide pour sauter le pas de l'outre monde. Je choisis comme porte, l'amour. Mon Graal idéal, mais fatal...

Et me voilà, fantomatique silhouette, glissant sur le lac les soirs de pleine lune rousse, symbole du crépuscule de ma vie. Elle est la lune des fous et de toutes les passions idylliques. Je suis une lueur spectrale portant en elle l'aurore de Morpheus, ma légende.

LA MORT EN PERSONNE (Rachel Gibert)

I

Quand Nicodème vit la vieille femme sortir de chez le banquier juif, il sut qu'elle serait sa victime du jour. Elle ferait une proie facile à attraper et sa besace devait être pleine d'argent. L'assassin aimait s'en prendre aux vieillards, car bien qu'ils soient proches de la mort, ils lui résistaient avec une grande âpreté. En effet, contrairement aux jeunes gens, ils avaient eu le temps de se préparer à cet ultime affrontement ! Le jeune homme prenait plaisir à voir la détermination au fond de leurs yeux, jusqu'à la dernière seconde. De ce point de vue, les vieux étaient des adversaires à sa hauteur ! Il commença à suivre son gibier dans les ruelles étroites et obscures, sous un ciel de plomb. Nicodème régla son pas sur ceux, plutôt lents, de la dame âgée, dont il ne voyait que les cheveux blancs dépassant de sa coiffe et la petite silhouette décharnée flottant dans ses vêtements. Il avait l'habitude de filer les gens. Il restait à une distance lui permettant de ne pas se faire remarquer, mais gardait toujours un œil sur l'objet de sa convoitise. Ils arrivèrent au début de la rue des Bouchers. L'animation était à son comble au rez-de-chaussée des maisons à encorbellement, dont certaines étaient si penchées qu'elles semblaient menacer les passants. Il était parfois difficile de se frayer un passage au milieu de tout ce monde. Les étals en bois des bouchers présentaient de la viande à l'odeur âcre dont les ménagères pressées prenaient toutefois le temps de marchander le prix. Les commerçants sollicitaient bruyamment l'attention des chalands. Dans un recoin, comme un îlot rougeâtre au milieu de la boue brune, un morceau de chair grouillait d'asticots. Il en disait long sur la fraîcheur habituelle des stocks. Plus loin, un chien rajoutait son excrément aux immondices déjà présentes. Nicodème leva les yeux vers les étages en pan de bois, dont les teintes dominantes étaient sombres. Il imagina leurs habitants. Les aïeux séniles, les enfants qui criaient et pleuraient, les hommes aux manières rudes qui sentaient la sueur et l'alcool, cherchant la dispute, les femmes qui se donnaient des allures braves et affairées tout en trompant leur mari dès qu'il avait le dos tourné. Les appartements où tout était tassé, les odeurs omniprésentes de nourriture et de refermé, les escaliers sombres et sales. Il était dégoûté rien qu'en y pensant. Son attention se concentra à nouveau sur son objectif. Alors qu'il accélérât le pas, un homme plutôt costaud le heurta de plein fouet, sans s'excuser. Une odeur rance l'enveloppait, donnant la nausée à Nicodème. Ce dernier continua malgré tout son chemin, dominant avec peine sa colère. Une fois qu'il s'était fixé un but, peu de d'obstacles pouvaient l'en détourner. Sinon, il ne se serait jamais laissé faire ainsi sans rien dire. Il retrouva un peu de son calme en arrivant sur la place du Bûcher, en terre battue, entourée d'imposantes maisons

à colombage dont les poutres apparentes étaient peintes en marron ou en vert foncé. Ce jour-là, les charrettes pouvaient la traverser librement et s'en donnaient d'ailleurs à cœur joie, si bien que la circulation se faisait dans le chaos le plus total et était ponctuée par les insultes les plus piquantes. C'était l'un des endroits préférés de Nicodème dans la ville. Il aimait y venir les jours où les condamnés étaient brûlés. Pas pour voir ceux-ci mourir, car sur ce plan, le spectacle n'était pas très satisfaisant (il aurait fallu qu'il puisse s'approcher d'avantage d'eux), mais pour regarder le public. Les gens avaient le regard envieux, rempli du désir d'être un jour le centre d'intérêt de toute une foule. Le jeune homme choisissait alors parmi eux sa prochaine victime. Celle-ci aurait l'honneur d'être l'objet unique de ses attentions pendant quelques heures, et n'aurait pas à redire, même si l'assistance se trouvait réduite à une seule personne. Nicodème tourna à gauche pour suivre la vieille dame dans la rue des Notables, aux façades de pierre grise sculptée. Elle marchait toujours aussi lentement dans le froid automnal. Mais son poursuivant était patient. Il devait à présent se méfier des chevaux, qui lançaient parfois des coups de sabots vicieux aux piétons, dès que leur cavalier oubliait, volontairement ou non, de respecter une certaine distance de sécurité. Il faisait également attention à ne pas marcher dans le crottin, qui aurait été plus utile dans un champ que sur les pavés gris de cette rue. Des serveurs allaient et venaient avec vivacité, prétextant quelques courses pour faire un brin de causette avec des confrères et consœurs rencontrés par une totale absence de hasard en chemin. Nicodème croisa le regard clair d'une jolie jeune fille. Toute l'innocence du monde était dans ses yeux-là. Elle lui rappelait une adolescente qu'il avait tué plusieurs années auparavant. L'expression de son regard avait changé uniquement lorsqu'elle était morte, pour devenir désespérément vide. La vie l'avait quittée sans qu'elle ait lutté pour la conserver : quel affront elle lui avait fait, cette idiote ! La beauté était toujours d'une grande vacuité... Il était plutôt fier de débarrasser le monde de quelques-unes de ces belles fleurs stupides. Il ramena son attention aux maisons de granit qu'il longeait. Il aimerait habiter dans l'une d'elle. Et être riche, aussi, même s'il savait que dans les familles qui vivaient là, il y avait comme ailleurs des bébés qui braillaient, des vieux complètement gâteux, des hommes prétentieux que l'alcool rendaient encore plus arrogants et des femmes infidèles qui se sentaient pétries de responsabilités vis-à-vis de leur famille. Au moins, ils avaient de la soie et des dentelles pour cacher leur crasse ! La vieille femme qu'il suivait ralentit encore sa marche. Elle s'approcha d'une porte, à sa droite, qui semblait donner accès à l'arrière d'une église. Elle se mit à chercher quelque chose dans sa besace et finit par en sortir un trousseau de clefs. Pendant qu'elle introduisait l'une d'elles dans la serrure, Nicodème s'approcha suffisamment pour pouvoir s'engouffrer dans le bâtiment à sa suite sans qu'elle ne remarque rien. Au fil des années, il était devenu un expert à ce jeu-là. Mais elle entra en laissant la

porte grande ouverte derrière elle. Il pensa qu'elle perdait la mémoire et entra à son tour. La porte se referma toute seule derrière lui et il reçut simultanément un coup derrière la tête.

II

Nicodème s'éveilla à cause de la chaleur. Il sentit que ses mains et ses pieds étaient attachés à un pilier contre lequel son dos nu s'appuyait. Sa nuque était douloureuse. Il se rappela les derniers événements et se dit que les choses ne se passaient pas comme d'habitude. Puis il ouvrit les yeux. La vieille femme se tenait entre lui et un intense feu de cheminée. Du coup, elle était à contre-jour et il ne la voyait pas très bien. Mais il distinguait ses yeux effilés et eut l'impression que leur iris était rouge. Elle lui adressait un sourire carnassier.

-- Pourquoi me retenez-vous ? Libérez-moi tout de suite ! Exigea-t-il sur un ton irrité en tirant sur ses liens.

-- Non, lui répondit la vieille sèchement et avec aplomb.

-- Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Voulut-il encore savoir.

Elle demeura silencieuse. Nicodème se sentait bêtement pris au piège, pour la première fois de sa vie. Il sentit l'agressivité monter en lui par brûlantes bouffées, mais, étant solidement ligoté, il ne pouvait l'exprimer que verbalement, ce dont il n'avait pas l'habitude. Alors le jeune homme se contenta de tirer férocement sur la corde qui l'immobilisait et son visage devint écarlate, tandis que la grossière ficelle creusait un sillon dans sa peau tout en se teintant de sang. Lorsque la sensation de brûlure due au frottement devint trop insupportable, il cessa. Quant à la vieille femme, elle restait parfaitement calme. La température ambiante n'avait visiblement aucune influence sur elle et n'avait pas fait apparaître la moindre rougeur ou goutte de sueur sur son visage.

-- Regrettes-tu ce que tu as fait ? Lui demanda-t-elle enfin.

-- Quoi ? Je n'ai rien fait ! C'est vous qui m'agressez ! Répondit-il, furieux.

Quel comble ! Dieu que cette bonne femme était insolente !

-- Je sais combien de personnes tu as tué et avec quels moyens barbares, continua-t-elle, imperturbable.

Tu as fait trop de victimes innocentes et il est temps que ça s'arrête. Tu vas payer pour tes péchés avec le contenu vermeil de tes veines, puis avec ta si précieuse vie.

Et, d'un geste vif, elle lui entailla le torse avec ses ongles, qu'elle avait longs et effilés comme des griffes. Nicodème hurla de surprise et de douleur et le sang commença à s'écouler de la blessure. Il réalisa qu'il s'était fait attraper par une démente et comprit aussi qu'il ne s'en sortirait pas si facilement. Elle continua à lui parler sans aucune trace de pitié :

-- La chaleur va t'aider à te vider plus vite de ton sang. Tu peux me remercier. Au fait, ça ne sert à rien de s'époumoner : personne ne t'entendra.

-- Pauvre folle ! S'écria-t-il. Libérez-moi immédiatement !

Tout en le lacérant à nouveau, la tortionnaire sourit et il eut l'impression que toutes ses dents étaient des canines. De plus, ses yeux lançaient des éclairs rougeâtres. Elle ressemblait maintenant à un loup enragé. Il continua, malgré la souffrance :

-- Je n'ai jamais assassiné personne sans raison ! Elles l'avaient mérité, toutes. Elles l'avaient même cherché !

Il voulait se défendre, sûr de son bon droit, mais il se doutait bien que ce serait inutile face à elle, qui avait l'air totalement bornée. Elle rétorqua :

-- Tu t'es imaginé tout cela pour justifier tes actes infâmes ! Aucune de tes victimes ne méritait la mort et aucune n'était consentante. Ton âme est pervertie !

-- Elles ne valaient rien. Je l'ai bien vu au fond de leurs yeux pendant leur agonie : il n'y avait rien d'intéressant dans cet abîme.

Ce qu'il venait de dire, il ne l'avait encore jamais révélé à personne. Il ne l'avait même vraiment réalisé à aucun moment. La vieille allait lui arracher tous ses secrets ! Son bourreau lui posa une nouvelle question :

-- N'as-tu seulement jamais compris ce que tu cherchais réellement dans leur regard moribond ?

Il la regarda avec une totale incompréhension. De son torse s'écoulait abondamment par deux longues plaies béantes le liquide grenat qui contenait sa vie. La touffeur de l'air l'empêchait effectivement bien de coaguler. Le jeune homme avait mal et commençait déjà à se sentir un peu faible. Dans son esprit, la révolte était moins enflammée. Il regarda d'un air morne les murs gris et nus qui l'entouraient. Sur un ton décidé, la vieille femme le ramena dans le vif du sujet :

-- Souviens-toi de ton enfance.

Ne sachant ce qu'il devait se remémorer, il l'interrogea plus calmement qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent :

-- Que savez-vous de moi ? Qui êtes-vous ? Vous ne m'avez toujours pas répondu !

-- Disons que je n'habitais pas loin de chez toi, lorsque tu étais petit. Je sais tout ce qu'il y a à savoir.

Par exemple, que tu n'as jamais pardonné à ta mère d'avoir tué ton père.

Nicodème sursauta. Il n'avait plus repensé à tout cela depuis longtemps et ne comprenait pas le rapport que ce sentiment avait avec la conversation. Quand il le lui demanda, elle répondit encore une fois par une question :

-- Tu sais pourquoi ta mère a tué ton père ?

-- Non, je ne l'ai jamais vraiment su. Elle n'a jamais rien voulu me dire. Ils ne s'entendaient pas, mais elle n'avait aucune raison de le tuer.

-- Et bien, tu as tort : ton père avait battu ton frère aîné à mort, un jour qu'il était ivre. Si ta mère n'avait rien fait, tu aurais été le prochain à mourir sous ses coups. Elle t'a tout simplement sauvé la vie.

Il resta muet. Comment pouvait-on essayer de lui faire croire de tels mensonges ? Il ne se souvenait même pas d'avoir eu un frère ! Elle continua à parler et ses mots lui parvenaient comme si le son était étouffé par un oreiller :

-- Ta mère t'a sauvé la vie en tuant ton géniteur et toi, tu l'as tué, elle, en lui reprochant le meurtre de ton père ? Quel paradoxe !

Il dit, presque en chuchotant :

-- Non, ce n'est pas possible !

Il ne comprenait plus rien et tout s'embrouillait dans sa tête. Mais il refusait de croire aux délires de la vieille folle. Celle-ci s'anima :

-- Et lorsque tu plonges tes yeux dans ceux de la personne que tu condamnes au trépas, tu cherches le regard de ton père, imbécile ! Tu te substitues à ta mère le jour où elle l'a tué. Et si tu rencontrais le regard de ton père, tu lui laisserais la vie sauve, contrairement à elle. Tu veux réparer ce que tu crois être une erreur de sa part. Mais il n'y a pas de retour en arrière possible : ton père est mort ! MORT ! Et c'est tant mieux !

Les paroles de sa geôlière l'atteignirent comme une gifle, mais encore une fois, il considéra que ce n'était pas crédible.

-- A présent, reprit-elle sèchement, te repens-tu du mal que tu as fait ?

-- Non, dit-il, ce que j'ai fait était justifié. De toutes façons, il n'y a rien de vrai dans ce que vous dites.

Elle lui fit une troisième coupure sur le torse. Le sang se mit à couler et tomba au sol, dans la mare couleur brique qui s'était déjà formée auparavant. Le jeune homme vit apparaître, sur le visage la créature bestiale qui lui faisait face, un sentiment de colère mêlé de résignation.

-- Alors je ne peux plus rien faire pour toi. Tu iras en enfer et tu y subiras les tortures que l'on réserve aux assassins autant de temps qu'il faille pour que tu comprennes la gravité de tes actes et que tu éprouves de la compassion pour tes victimes. J'ai tout fait pour que tu réalises cela avant de mourir, car ainsi ta peine aurait été moins lourde en enfer. Tant pis pour toi : tu peux mourir, à présent !

Elle l'incisa une quatrième fois, au niveau du flanc, afin qu'il se vide rapidement de son sang. Il se sentait partir lentement, toujours persuadé d'avoir affaire à une déséquilibrée. Il lui demanda encore une fois, d'une voix faible :

-- Qui êtes-vous ?

-- Je suis la Mort, enfin ! Comment faut-il que je le dise ?

Quand Nicodème mourut, il vit le véritable visage de son interlocutrice : ni femme ni homme, ni humaine ni animale. Et il sut avec horreur que tout ce qu'elle avait dit était vrai.

UNE GENTILLE PETITE FILLE (Michèle Lesuisse)

Une gentille petite fille. Blonde, un petit chignon tout mignon, les yeux bleus, un joli teint laiteux. Oui une belle petite fille.

Elle aime, la petite fille. C'est son truc.

D'abord elle aime son papa et sa maman. Mais ça ne va pas tout seul. Son papa est le mari de sa maman. Il est à sa maman. Et puis sa maman, c'est son mari qu'elle aime. Je veux dire, qu'elle aime vraiment.

Alors ça commence tôt, la peine.

Elle va à l'école. Ça tombe bien, elle est la chouchoute ! C'est si bon ! La seule, l'unique. Enfin pas toujours, ça dépend, les autres sont là aussi. Mais elles sont moins là. Oui c'est bien elle la préférée !

On prépare la fête de fin d'année. Eh non, ce ne sera pas elle la princesse. Elle n'est plus la chouchoute ! C'est une autre ! C'est la princesse !

Elle pleure.

D'amour.

C'est la première fois !

Pas la dernière.

Les amies. Ah elle a deux amies. Anne et Marie. Elles s'aiment toutes les trois ! C'est une grande histoire. Sauf le jour où Anne lui dit, Marie ne t'aime pas !

Le lit sur lequel elle se jette. Les larmes.

Scénario classique désormais. Courir dans le couloir, se précipiter dans sa chambre, se lancer sur son lit.

Sanglots.

Personne ne saura pourquoi. Elle n'avouera pas qu'on ne l'aime pas. Elle prendra le dessus.

Carapace.

C'est fini. Plus rien ne sera pareil. La méfiance, ça s'appelle. Plus question de croire en quiconque.

Elle sera seule.

Tant pis !

Elle est seule. Pas grave. Plein de choses à faire. Dans le jardin. Capturer des salamandres. Elles sont belles !

Comme des bonbons à la réglisse ! On en mangerait. Elle se retient. Ça ne se fait pas. Puis elle n'a pas souvent faim, alors... Mais elle les emprisonne. Ah oui, pas question de partir, tu es à moi, tu m'aimeras ! Mais non : soit elles s'échappent, soit elles meurent.

Carapace !

Mais ça devient dur.

Repartir vers les humains ? Elle ne veut pas. Plus d'amies depuis longtemps. Elle est solitaire. On dit ça comme ça, solitaire. Tout le monde le sait maintenant. Alors on la laisse. Et c'est bien.

Sauf lui. Il ne peut pas s'empêcher ! On se demande pourquoi. Oui elle est jolie. On le dit. Elle n'en sait rien. Ça ne l'intéresse pas. Pourtant c'est ce qu'il lui dit. Lui qui vient d'arriver. Qui ne sait pas encore. Tu es la plus jolie, pourquoi tu restes seule ? Elle ne répond rien. Elle ne répond jamais. C'est mieux.

Mais il ne désarme pas. Le voilà, encore, toujours. Qu'est-ce qu'il lui veut ?

Evidemment à force, son cœur ... elle avait oublié mais c'est si bon...

Alors elle fonce. Sans retenue. Elle ne sait pas ce que c'est, la retenue. Elle l'aime. Absolument.

Irrémédiablement.

Mais ce n'est pas ce qu'il voulait, on dirait. Le voilà qui s'en va ! Hein ? Je ne comprends pas ? Tu me voulais ?

Je me donne tout à toi !

Hurlements

Et la carapace ?

Retour de la carapace.

Quelques mois. C'est l'hiver. Un jour elle accouche. Un bébé formidable. Un beau petit garçon. Blond. Les yeux clairs. Les yeux tendres... Non ! Elle ne peut pas lui imposer tout ça. Elle ne peut pas !

Alors elle le tue.

Printemps 2006



Danse dans les Cieux (R.A. Logan)

Les étoiles m'ont renvoyé mon ombre
Ombre d'un miséricordieux
Vivant de tristesse et de haine
Faisant la manche pour quelques gouttes de sang
Qu'il verse ensuite dans le gouffre sans fond de l'éternité

Les étoiles m'ont renvoyé son ombre
Ombre d'une déesse
Vivant dans l'amour et la douleur
Blessant les mâles en chaleur
Engloutissant les larmes salées de la désolation
Se gavant du sang
S'écoulant de leurs veines béantes
Ouvertes aux cieux insensibles
Offrande à la nuit
A la lune, aux étoiles
A la déesse

Les étoiles m'ont renvoyé leur ombre
Amants enlacés dans une dernière orgie
Leurs corps en sueur dansent au rythme d'une musique céleste
Leurs corps ensanglantés s'unissent
En une unique plainte

Ces écorchés vifs tourbillonnent
Dans le brouillard de la mort et de la drogue
Leur délire fait couler de leurs yeux
Des larmes de sang et de sel
Des larmes d'amour,
D'âmes mortes

Quand filent les dernières notes de la symphonie macabre et
romantique
Ils s'évanouissent à mes yeux
Mais ils continuent de danser dans mon âme
Les étoiles me renvoient leurs éclats
Qui, peu à peu, sont avalés par les ténèbres
Mes yeux se ferment
Leur étrange musique m'emporte
Vers le néant...

Lô (Michaël Moslonka)

Face à moi, sur le mur de mon existence

Une photographie me renvoie ton regard avec insistance

Je reprends là, goût à la vie, à l'humour
Par tes yeux je vis et retrouve à nouveau ma foi en l'amour

Cela fut grâce à ta mélodie ma muse

Toi, musicienne qui est mienne, sonneur qui m'amuse
Qui me berce dans tes bras lorsque je peine

Prose et poésie, à nouveau, font parties de ma vie. Plus de chaînes...

Face à moi, sur le mur de mon existence

Miroir, Miroir tu es là renvoyant mon image qui pense
Je suis le plus heureux des hommes ! Es-tu pour ?
« *Quelle question enfant ! Quelle question impudente !
C'est ton tour !* »

Et derrière lui, le triste sir sans us,
Que je suis, sans costume, aperçoit ses noirs souvenirs qui s'usent

Ô grand soulagement, se défait la laine
Du doute : mon passé, plein de sens, vers ma destinée fut sa traîne

Face à moi, sur le mur de mon existence

C'est fini ces graffitis vulgaires, qui éructaient de ma panse !

« *Amour et à mort !* Sont jumeaux tour à tour ! »

Fini! L'amour a quitté la mort...La mort a quitté l'amour,

L'amour vole de ses propres ailes, il fuse !

Il peut enfin les étendre, magistral, dans le ciel. Oui, il fuse !!
Et dans mon existence, il oublie sa peine

Au cœur des rêves de mon enfance, il vit ! Ouvrez les persiennes !!

Mon bébé, mon enfant, ma réminiscence
Toi, mon amante et mon aimante, mon essence
Ma vie prend source à tes pieds Lô, je boirais le vin de tes veines
Jusqu'à la lie, jusqu'à la fin, que ma coupe soit toujours pleine !

Anges de la nuit (Natalym)

Ames diaphanes au cœur de cellophane
Déambulent dans des rues esseulées
Qui sont ses êtres étranges ?
Auréolés d'un mystère légendaire

Anges de la nuit
Votre voie se pave de vos cris
Un esprit qui saigne en faveur de minuit
Un esprit qui soupire enivré de plaisir

S'allume le murmure des cierges
Gravée à jamais votre saveur immortelle
Comme une traînée de parfum charnel
S'écoule dans un sillon nocturne

Anges de la nuit
Vos gestes romantiques
Et vos soupirs lyriques
Font sombrer dans l'oubli
Les esprits endormis

Vision fantomatique
Lévitiation tellurique
Comment percer l'énigme antique
Des méandres fantastiques
Au détour des pierres mortes
Une âme qui suffoque
Transcendant la lune, passe la porte

Les anges de la nuit
Seigneurs de mes vies
Parcelles d'un autre moi
Qui m'étreint avec émoi
Vision anesthésiante
Du sang palpitant
Sacrifice d'ère gothique

Le miroir naturel (Hugues Perrin)

Tout près de l'arc sableux
dévoilant par quelques chenaux étroits
des lagunes bleutées caressant quelques brindilles de bois,
j'observe inconsciemment, au dessus de l'eau...et non loin du rivage
les reflets endormis de mon étrange visage.

Par delà l'étang de l'Or, bercé entre la faune et la flore,
je me souviens avec nostalgie, de mes sombres poésies.
Promenade solitaire, ponctuée de royaumes imaginés
le Grec, le Prévost, sans oublier le Méjean soumis aux caprices du vent
sont des lieux bienheureux, qui n'ont désormais pour moi, plus aucun secret.

Espace isolé, peuplé de sublimes créatures,
sternes, avocettes et flamants nourrissant la joie des enfants
survolent en bataille des airs de liberté, loin des murmures et
loin des ombres en pagaille du château hanté de l'Engarran.

En surface, Obiones, salicornes et saladelles se livrent parfois à d'étranges
duels
afin d'épouser en terne farandole les volontés éthérées de notre nature éternelle

Mais aujourd'hui le temps menaçant qui rôde autour de moi, me ramène à une
bien triste réalité...Silence
Patience...et sans bruit, le monde va bientôt changer.

Terre du Languedoc, chargée d'histoire et de mystères,
il est maintenant trop tard pour revenir en arrière
le Sombre, le Noir et la Poussière
ont malheureusement assassiné mes dernières Chimères.

Etendu, le regard figé sur l'état de l'atmosphère
Je ne discerne désormais plus mon visage, hier encore si fier,
mais seulement le reflet déformé d'un ciel qui s'enfuit, tel un sentiment amer.

Lentement...mon corps sans vie s'alourdit, tel une triste pierre
pour sombrer avec désœuvrement dans les basses profondeurs, sans peur.
C'est ainsi que s'inscrit la sinistre fin, d'une longue ballade imaginaire,
dévoilant par un chemin de foi un nouveau monde si mystérieux
noyant dans ma mort mes sordides aveux.

Parole de corbeau (Jessy Mystic)

La plaine au loin m'attire
Le vide certain m'exhibe
Accroché à la branche du monde
Terrassé par l'infidélité féconde
Je tuerais mon amour !

Autant de verbes passés
Que de feux enlacés
Abrisés sous les feuilles
Côte à côte des écureuils
Je tuerais mon amour !

Parole de corbeau
Je chercherais le beau
Je trouverai les mots
Qui te feront mal
Qui te rendront pâle
Parole d'un oiseau
Je chercherais le faux
J'utiliserais l'argot
Pour t'écorcher la peau

La vie n'est pas si tendre
Elle m'a noyé dans le méandre
De la folie meurtrière
Bien qu'elle soit passagère

Il me faut maintenant t'avouer
Qu'avant toi je t'ai trompé
Avec un grand puissant
Malphas le président

Parole de corbeau
Je chercherais le beau
Je trouverai les mots
Qui te feront mal
Qui te rendront pâle
Parole d'un oiseau
Je chercherais le faux
J'utiliserais l'argot
Pour t'écorcher la peau
Parole de corbeau
Je chercherais le beau
Je trouverai les mots
Qui te feront mal
Qui te rendront pâle
Parole d'un oiseau

Je chercherais le faux
J'utiliserais l'argot
Pour t'écorcher la peau

Maintenant dis-moi qui a mal ?

Je n'ai pas choisi de naître (Jessy Mystic)

Sans me demander mon avis
Une chose a été commise
Ils m'ont donné la vie
Ce n'est que partie remise

Je jouerais à votre passe-temps dangereux
J'en apprendrais les règles du jeu
C'est ainsi que je me dois
De survivre ici-bas

Je n'ai pas choisi de naître
Et ce pour un destin avec toi
Je n'ai pas choisi de m'y mettre
D'arriver dans tes bras
As-tu encore une chance avec moi
Je n'ai pas choisi de piètres
Fractions dérisoires
Pour m'enfuir
Car je ne souhaite que te nuire
Lors de certains soirs

L'amour me tiendra
L'oubli m'atteindra
Un jour au l'autre c'est certain
Plus de moi du soir au matin

Merci pour ce cadeau
Lors d'un instant si court
Je reprends le flambeau
Et je passe mon tour

Je n'ai pas choisi de naître
Et ce pour un destin avec toi
Je n'ai pas choisi de m'y mettre
D'arriver dans tes bras
As-tu encore une chance avec moi

Je n'ai pas choisi de piètres
Fractions dérisoires
Pour m'enfuir
Car je ne souhaite que te nuire
Lors de certains soirs

La fuite comme solution (Etienne Parize)

Ma chair trop tendre arrache

Un sourire à la nuit.
Très vexé je ne mâche

Pas mes mots. Les ennuis

Alors commencent : flammes
Qui me lèchent les mains
Et injures de femmes
Qui me figent le teint.

L'âme ne sait que faire
Entre lune et soleil
Et ne peut que se taire

Malgré son noble éveil.
Pour éviter le pire
Mieux vaut fuir cet empire !

Kiruna (Sans titre)

La route sous mes pas pli et rouille des années qui pèsent lourd
Je parle muet
Je suis rance et j'ai perdu la candeur

Peu importe rouages en poussière
Je serai l'inconnu celui sur lequel on marche
Celui qui n'attend plus rien de rien

J'irai au-delà à l'infini sous et sur
Saoul ou dans la moisissure
J'aurai son nom sur la bouche

J'oublierai mon nom pour me souvenir du sien
Encore suspendu à ses larmes
Je rêvai d'être "je" pour que nous soyons "nous"

Je sublime le fané de mes ailes distendues
Encore suspendu à mes rêves
Je rêvai d'être "je" pour que nous soyons "nous"

La Passion (Rachel Gibert)

Je pensais, ingénue, que nul ne pourrait plaire
A mon cœur égoïste et froid comme la pierre.
Pourtant, devant vous, je sens un feu m'envahir
Mon cœur se met à battre, mes joues à rosir,

Mes traits se lénifient, et mon regard s'anime :
La vie me traverse, enfin ! Plus rien ne m'opprime !
A l'inverse de Gorgone, à l'œil pétrifiant,
Vous avez accompli le prodige troublant

De m'arracher à ma profonde léthargie
Rien qu'en posant les yeux sur mon corps alangui,
Cette pauvre statue aussi vide qu'inerte !
Quelle métamorphose : me voilà alerte

Et gaie ! Je m'abreuve de votre envie de vivre,
Et de votre allégresse, jusqu'à en être ivre !
Dans mes yeux avides, rien n'est comme autrefois ;
Tout rencontre un écho au plus profond de moi :

Touchée par le charme évanescent des nuages,

Ou fascinée par la beauté d'un paysage,
Je sens vibrer, avec la même ardeur, mon corps
Et mon âme. Vous voir m'enchanté plus encore :

Je ne porte, au soleil, qu'un intérêt fugace,
Depuis que, dans mon cœur, votre éclat le remplace.
Mais je crains qu'un jour, comme l'astre au crépuscule,
Vous ne disparaissiez, sans le moindre scrupule.

Je ne serai plus qu'un fantôme nébuleux,
Hantant les vestiges d'un passé merveilleux,
Une apparition, au teint pâle et aux joues creuses,
Ayant perdu l'éclat de la femme amoureuse.

Baiser mortel (Galadin)

Octobre 1852

Du sang coule de l'extrémité de mes lèvres
Elle, écroulée dans mes bras... innocente... sans vie
Son cœur bat faiblement, je l'ai vidé de son sang

Si belle tu es Bérénice
Pourquoi renoncer à la vie ?
Pourquoi vouloir ? Me contraindre ?
Je voulais que tu vives des nuits, des jours heureux
Ma vie n'est pas celle que tu crois, remplie d'amour, de sexe,
De sang, de bonheur, de joie, de passion, de charme, d'aventure

Tout n'est que peine, douleur, froid, perte, tristesse
Pourquoi m'as-tu obligé ?
Je ne pouvais te voir partir
Ne plus te revoir
Qu'est ce qui s'est passé ?
Qu'as-tu imaginé ?
Pourquoi vouloir la mort ?
Pour me rejoindre ? Être comme moi ? Damné pour l'éternité
Crois-tu que je prends du plaisir chaque fois que j'ôte la vie ?
Je voulais que tu vives ta vie
Mais tu m'as forcé
Y repenser me rend dingue !

Tu t'es tranchée la gorge par amour
Je n'ai eu d'autre choix que te mordre et te boire
Cela fait des siècles que je n'ai pleuré
Des siècles que je n'ai ressenti aucune émotion
Tu as renoncé à vivre normalement parmi les tiens, les humains
Amoureuse d'un damné, condamné à errer la nuit pour l'éternité

Écroulée dans mes bras. Tu ne respirez plus
Toute la chaleur de ton être s'en est allée
Tu es froide. Terriblement froide.
Lorsque tu te réveilleras, la faim te rongera
Tu chasseras, mon amour, oui, tu chasseras
Tu m'as aimé et m'aimeras
— Bérénice ! Je t'aime !

Ton cœur s'est arrêté
Tu es sans vie
Tu respirez et aspire mon amour, mon sang, ma vie
Tu m'embrasses en mordillant
Mes lèvres, mon sang
Ma chair, mon être
Car tu m'aimes
— Galadrieeel... me soupirez-tu à l'oreille
Ta voix étrange, avide de sang, me pétrifie
— Galadriel, je t'aime. Mène-moi vers toi.

Elégie (Malicious)

Dans ce petit coin de Paradis nébuleux
Une pierre est par les herbes cachée
Au milieu de ce paysage radieux
Elle semble si frêle et délaissée

Lui seul se souvient encore de son nom
Maintenant dans le marbre froid gravé
Ces lettres prononcées sans interruption
Pendant des nuits et des journées

Une rose se pose sur le cerceuil
Il est près d'elle allongé
Parmi les pensées et les glaïeuls
Seule la pluie pleure sur la tombe oubliée

Le vent murmure à ses oreilles
Toutes ces si belles scènes passées
Temps où n'était que merveilles
Chacune des secondes écoulées

Il est blotti dans le lit de fleurs
Observe le ciel en ce berceau embaûmé
Il revoit encore son visage rieur
Comme si c'était hier qu'elle l'avait quitté

Une rose se pose sur le cerceuil
Il est près d'elle allongé
Parmi les pensées et les glaïeuls
Seule la pluie pleure sur la tombe oubliée

C'était dans sa vie la lumière
Celle qui le guidait dans le noir
Elle éclaire encore le cimetière
De partout jaillit l'espoir

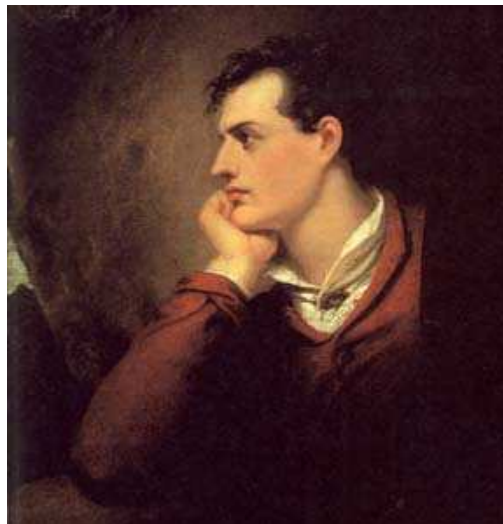
Le vieil homme toujours se souviendra
De sa nymphe, de sa femme
Demain encore il reviendra
Soulager avec elle sa pauvre âme

Une rose se pose sur le cerceuil
Il est près d'elle allongé
Parmi les pensées et les glaïeuls
Seule la pluie pleure sur la tombe oubliée...

Dossier Lord Byron (Gaëlle)

Lord Byron

La dichotomie épicurienne du bien et du mal



Sa vie

Il n'est pas aisé de décrire avec certitude et objectivité la vie de Lord Byron. Cet homme amoureux des plaisirs terrestres, poète doué de génie, engagé et sensible. Il fut de son temps considéré comme un homme débauché, un démon adepte de tous les vices. Son caractère renforçait ces impressions et nul ne savait vraiment quoi, de la timidité ou de la perversion arrogante, prédominait chez lui. On aimait Lord Byron ou on le détestait.

Aujourd'hui encore, Lord Byron est considéré comme un artiste déchu, un homme qui a gâché sa vie et son talent à cause d'un comportement autant scandaleux que contradictoire. Toutefois, si son mode de vie reste encore le sujet de bien des discussions, il est désormais établi que ce poète était un génie qui rivalisait avec les plus grands noms de la poésie anglo-saxonne tels que Dryden, Pope ou encore Milton.

Lord Byron de son vrai nom Georges Gordon Byron, est né à Londres, au 16 Holles Street, Cavendish Square le 22 janvier 1788. Son père, John « Mad Jack¹ » Byron, capitaine aux gardes s'était remarié avec Catherine Gordon de Gight, une descendante des Stuart, espérant faire un mariage de fortune ce qui s'avéra finalement ne pas être le cas. Mad Jack mourut en 1791 laissant sa femme et son fils survivre avec peu de moyens.

La veuve et l'enfant retournèrent vivre à Aberdeen, en Ecosse, avec un revenu de cent trente livres qui leur permettait de survivre modestement. Madame Byron n'était pas une mère très attentionnée, elle était capricieuse, excentrique² et peu encline à veiller sur l'éducation d'un enfant. Par conséquent, l'enfance du jeune Byron fut triste et quelque peu malheureuse, ce qui développa son tempérament violent et passionné. La claudication douloureuse que lui infligeait son pied bot et sa faible constitution rajoutaient à son infortune et le rendit particulièrement sensible. De plus, le comportement tour à tour tendre et très sévère de sa mère détruisit l'autorité maternelle qui aurait pu garder l'enfant perturbé qu'était Byron d'un comportement exacerbé et sans limites.

Il était irritable et indiscipliné mais pouvait très bien devenir généreux et affectif, et n'avoir peur de rien.

La première expérience scolaire de Byron dans un collège d'Aberdeen dut être interrompue après être tombé malade. Il fut alors envoyé dans les Highlands pour l'été ce qui favorisa le développement de son imagination grâce aux paysages qu'il pouvait admirer.

A l'âge de 8 ans, Byron commença à écrire des vers et tomba amoureux d'une jeune écossaise. En 1798, il hérita de la fortune et de la pairie de son grand-oncle Lord William, cinquième baron Byron of Rochdale, ainsi que du domaine de Newstead-Abbey situé au cœur de la forêt de Sherwood. Sa mère l'envoya à la public school³ de Harrow après avoir investi la demeure de feu Lord William. Loin de s'y faire remarquer pour ses qualités d'apprentissage et de discipline, il sut néanmoins se faire apprécier pour ses exploits sportifs. Il était également connu pour sa capacité à dévorer une quantité impressionnante de livres, toujours avide de lecture, il se penchait sur n'importe quel texte, quelque soit sa nature.

En 1803 Byron s'éprit d'une jeune fille du voisinage, Mary Chaworth, elle était de deux ans son aînée et le dédaignait pour son pied bot et parce que son oncle William Byron avait tué son père. Elle finit par se fiancer à un autre homme tandis que l'infortuné poète lui vouait une immortalité de vers comme Dante l'avait fait pour Béatrice.

Après cet amour malheureux, le jeune Byron fut envoyé au Trinity College puis à Cambridge où plusieurs intrigues amoureuses scandalisèrent l'université. Il s'éprit d'un jeune choriste, ce qui lui valut une réputation de pédéraste qui devait alimenter un peu plus sa mauvaise réputation. De plus, il préférait le canotage, la baignade ou encore l'équitation à l'étude du latin ou du grec.

Durant toute sa scolarité, Lord Byron ne se fit que peu d'amis, ce qui était certainement dû, en partie, à sa timidité qui était souvent prise pour un excès d'orgueil. Il avait des camarades de classes avec qui il avait développé des relations plus amicales comme Sir Robert Peel et les rares amis qu'il s'était fait restèrent proches de lui le restant de sa vie. Il était peu prompt à se lier d'amitié mais était fidèle et loyal quand cela arrivait ce qui allait de pair avec sa nature généreuse et affectionnée.

C'est à Cambridge, à l'âge de 20 ans qu'il publia son premier Recueil de poème intitulé *Hours of Idleness*, autrement dit, les heures de loisirs. Déjà transparaissaient dans cette toute première œuvre, les traits qui devaient

¹ Jack le fou.

² Deux traits de caractère qui se retrouveront par la suite chez Lord Byron.

caractériser à jamais le poète, une humeur fantasque, un scepticisme croissant et une misanthropie qui lui valent bien des désagréments. La publication de ce recueil lui apporta également une critique cinglante parue dans *La Revue d'Edimbourg* et à laquelle Byron s'attaqua avec une verve égale à celle de Pope dans une satire intitulée *English Bards and Scotch Reviewer (Bardes anglais et Critiques écossais)*. Cette satire lui permit de se faire connaître quelque peu à une époque où il n'était ni reconnu dans les milieux intellectuels ni dans le milieu de la noblesse qu'il avait pourtant investi.

En 1809 il prit sa place à la Chambre des Lords sur les bancs de l'opposition. Seul et sans relation parmi les Lords, il attendit d'être accepté comme l'un des leurs jusqu'à ce que, las de la vie politique, il quitte l'Angleterre en juin 1809 pour découvrir les plaisirs, la liberté qu'il avait toujours recherché et qu'il ne trouvait nullement sur les bancs de la politique.

Il entama alors son « Grand Tour » que tout jeune homme de bonne fortune bien éduqué se devait de faire au 19^{ème} siècle en y incluant des destinations moins courantes qu'à l'habitude. Il n'avait aucune envie de visiter la France ou l'Allemagne pays où les relations parmi la noblesse étaient plus qu'importantes pour passer un bon séjour.

Il s'attacha donc à visiter le Portugal, l'Espagne, les rivages classiques de la Méditerranée. Il résida ensuite quelques temps en Grèce et en Turquie, pays dont les climats politiques l'intéressèrent grandement. Durant ses séjours il ne manquait pas de traverser de larges étendues à la nage comme l'Hellespont à Constantinople.

C'est surtout en Grèce et en Turquie qu'il trouva matière à son épanouissement et à combler ses envies. Il fut présenté sans encombre devant les gouverneurs et les pachas et découvrit avec ravissement les jeunes femmes et les paysages magnifiques qui stimulèrent son imagination. Il aimait profiter de la bonne chère en distribuant généreusement de nombreuses bouteilles de spiritueux lors des banquets auxquels il assistait.

Il trouva, dans ses visites en Grèce et en Turquie, le matériau nécessaire à l'épanouissement de son imagination, là où il considérait l'Angleterre ennuyeuse, il s'épanouissait dans l'Est en révisant ses orientations classiques. Malgré son scepticisme religieux, il discutait aisément avec les papes et les hommes religieux qu'il rencontrait afin d'enrichir sa rhétorique et sa compréhension théologique. Byron vit alors l'Orient comme le poète enthousiaste le voyait à l'époque, un endroit merveilleux fait de rêves et de paysages magnifiques alliés à la beauté de ses mythes.

De retour en Angleterre après la mort de sa mère, Lord Byron publia en 1812 les deux premiers chants du *Pèlerinage du chevalier Harold*³ où l'influence de ses voyages se faisait beaucoup ressentir. La publication de ce premier ouvrage fut à la fois une surprise et une source d'admiration pour les lecteurs. L'enthousiasme du public était si grand que Byron s'exclama dans sa correspondance : « Je me réveillais un matin et me retrouvais célèbre ».

Le jeune poète devint alors courtisé, recherché dans les soirées mondaines et tout spécialement par les femmes des plus hauts rangs de la société. Tout le monde était désireux de profiter même un court instant du plus grand poète apparu après Pope et Dryden. Tous les lieux qui lui étaient fermés auparavant et qu'il espérait pénétrer s'ouvrirent devant lui et il fut encensé par les critiques. Il fut dès lors la plus grande idole de son époque.

³ Contrairement à son nom, une public school est une école privée. Une école publique est une grammar school.

⁴ Byron y décrit ses propres aventures et ses propres impressions de voyage.

Sa popularité s'accrut encore lorsqu'il prononça à la Chambre des Lords un discours contre les mesures de rigueur nouvellement prises pour étouffer les émeutes d'ouvriers.

De 1812 à 1814, Byron publia plusieurs ouvrages comme *Le Giaour*, *La Fiancée d'Abydos*, *Le Corsaire* ou encore *Lara* qui générèrent un fervent enthousiasme de la part du public. Byron fréquentait alors les cercles de la jeunesse aristocratique de Londres.

A la même époque le poète était désireux de calmer ses excentricités et voulut donc se ranger en épousant Annabella, la fille de Sir Ralph Milbanke, baronnet du Comté de Durham. Annabella, connue sous le nom de la « mathématicienne », l'avait déjà repoussé une première fois, elle épousa quand même Byron en 1815 pour un mariage de raison plutôt que d'amour.

Ce mariage fut une grande surprise pour tous ceux qui connaissaient le caractère de Lord Byron. De son propre aveu, le lord était plus attiré par la demoiselle d'honneur de sa femme que par cette dernière le jour de son mariage...

Il fut un temps heureux avec son épouse, jusqu'à ce que leurs caractères diamétralement opposés se rencontrent. Lady Byron était jolie, intelligente, distinguée, dévote et d'une vertu hautaine. Sa pudibonderie ne pouvait s'accommoder d'un homme qui avait le plus profond mépris pour toutes les conventions sociales et le dogme religieux. Elle fut donc délaissée dès le début de sa grossesse par son mari qu'elle répugnait à considérer comme un homme de valeur. Byron cherchait des distractions illicites au dehors bien qu'il ait eu pour résolution au début de son union de devenir meilleur pour sa femme. Les embarras financiers devaient s'ajouter à ce mariage malheureux et bientôt Byron fut obligé de vendre l'intégralité de sa bibliothèque. Un bien qui lui tenait à cœur étant d'une valeur inestimable pour ce lecteur assoiffé. En moins d'un an les huissiers firent neuf fois irruption chez lui et la crainte d'une ruine ou d'une saisie ne décourageait en rien les folles dépenses du poète.

En décembre 1815, Byron devint père d'une fille prénommée Ada et annonça quelques jours plus tard par lettre à sa femme qu'elle devait quitter la résidence où ils vivaient pour fuir les créanciers. Ce départ signifiait également la séparation du couple. Byron fut alors malmené par l'opinion publique, accusé de toutes sortes de vices monstrueux, et la presse britannique, toujours sulfureuse, se fit un devoir que d'accentuer le phénomène en comparant Byron à des personnages tels que Néron, Caligula ou encore Héliogabale. Les excentricités de Byron étaient exagérées et ne manquaient pas d'être rapidement révélées au grand jour. Ses ennemis se faisaient un plaisir de se jouer de lui et de reprendre les rumeurs les plus folles et méchantes sur son compte. Le public, prompt à suivre l'engouement général, se détourna du poète, dégoûté par ses vices et ses actes « iconoclastes ».

La séparation du couple fit scandale et ferma les portes de tous les cercles de la haute société britannique à Byron. Les gens de culture et de la politique se détachèrent de lui pour finir par le mépriser et le dénigrer. Plein d'amertume, dégoûté et déçu, Byron quitta l'Angleterre pour ne jamais y revenir en 1816 après avoir fait paraître *Le siège de Corinthe*.

Il visita alors la France et la Belgique où il découvrit avec plaisir le champ de bataille de Waterloo en fervent admirateur de Napoléon Bonaparte. Il visita des châteaux en ruine et passa un long moment en Suisse en s'installant à la villa Diodati où il fit la rencontre du poète Shelley et de sa compagne Mary Wollstonecraft Godwin, la future Mary Shelley. Il rencontra également Madame de Staël et Matthew Gregory Lewis l'auteur du *Moine*.

Durant ce séjour en Suisse il écrivit le troisième chant du *Chevalier Harold* et *Le prisonnier de Chillon*.

Après ce séjour, il partit visiter Milan, Vérone et Venise où il s'installa. Friand des carnivals et de tout ce qui n'était pas forcément bénéfique à sa santé vacillante, il contribua à amplifier le phénomène de scandale qui entourait son existence agitée en profitant de tout ce que Venise pouvait offrir d'amusement et de débauche.

C'est à Venise qu'il commença à rédiger ce qui devait rester comme l'un de ses ouvrages les plus connus, *Don Juan*.

Venise devait également être le cadre de la plus grande histoire d'amour vécue par le poète. Après trois ans de vie dans la ville, Byron se prit d'amour pour la comtesse Guiccioli, la femme d'un des plus riches nobles d'Italie. La comtesse était belle et cultivée et cet amour perdura en dépit de la bonne morale et des rumeurs. Le mari ne s'insurgea pas contre cette liaison et leur offrit même de séjourner dans une de ses demeures situées à Ravenne jusqu'au jour où le scandale éclata dans toute l'Italie et qu'il n'était plus possible de l'étouffer. C'est alors que pour apaiser les esprits, le père de la comtesse obtint du pape Pie VII la proclamation de la séparation du couple. Durant toute cette période, Byron renoua également avec ses idéaux de liberté et participa aux projets d'émancipation de l'Italie en finançant le mouvement des Carbonari. Cependant, l'arrivée des troupes autrichiennes et la défection des Napolitains en 1821 étouffèrent la révolte.

A cette même époque parurent diverses œuvres du poète comme *Marino Faliero*, *Sardanapale*, *Les deux Foscari*, *Caïn* et surtout la suite des chants de *Don Juan*. Byron se joignit également à Leigh Hunt et Shelley pour fonder *Le Libéral*, un périodique qui n'eut que quelques numéros.

En 1823, dépité et mécontent, ses forces s'usant et n'ayant plus l'inspiration nécessaire à la création, Byron décida de changer de cap et se mit au service de l'insurrection des Grecs qui luttaient pour leur indépendance face aux turcs, y voyant une cause méritant d'être défendue. Désespéré de voir les Grecs divisés sur la question et incapables d'unir leur force, il resta quatre mois sur l'île de Céphalonie, s'évertuant à jouer le réconciliateur et le négociateur avec le gouvernement grec. Il se souciait alors peu de sa condition de vie et vivait simplement dans une tente sans confort s'évertuant tous les jours à faire de l'exercice en nageant et en montant à cheval.

Rencontrant le prince Mavrokordátos, il reconnut en lui le « Washington » de la Grèce et décida de rejoindre enfin le continent et plus précisément Missolonghi en 1824. Il y découvrit un peuple indiscipliné, cruel, imbécile bien que brave. Mû par son âme de poète idéaliste, Byron dépensa son argent et tenta pendant trois mois de lutter pour le bien du pays. Il recruta un corps souliote et se préparait à attaquer Lépante quand il contracta la fièvre des marais lors d'une de ses courses quotidiennes à cheval. Après avoir subi plusieurs saignées en guise de traitement, extrêmement affaibli, il mourut le 18 avril 1824. Le gouvernement grec lui rendit tous les honneurs avant que son corps ne soit rapatrié en Angleterre et ne soit déposé dans le caveau familial dans l'église de Hucknoll près de Newstead.

L'annonce de la mort de Lord Byron traversa l'Europe et en Angleterre, le jeune Tennyson devait graver ce triste événement sur un arbre « Byron est mort » tandis qu'à Paris, Lamartine et Hugo en faisaient un deuil personnel.

Son œuvre

L'œuvre de Lord Byron est à son image, une gigantesque fresque d'émotions contradictoires. Un mélange de passions impérieuses, de doutes profonds et de mélancolie. Byron est considéré comme l'un des plus grands

poètes britanniques au même titre que Shelley ou Keats, il est même avéré que, pendant un temps, il parvint à éclipser la gloire d'auteurs comme Wordsworth ou Walter Scott.

Le travail poétique de Byron se nourrit de l'inspiration qu'il a pu puiser lors de ses différents voyages et des émotions qu'il a ressenties tout au long de sa vie. L'orientalisme, a profondément marqué ses œuvres et en particulier *Le giaour*, *La fiancée d'Abydos*, *Le Corsaire* ou encore *Lara*. Avec son *Don Juan*, œuvre beaucoup plus personnelle, il a particulièrement fait montre de son talent pour le burlesque en ajoutant à son épopée des réflexions humoristiques ou assassines à l'égard de personnages politiques ou d'hommes de lettres.

Byron était un « virtuose » des vers, son style, énergique et plein d'images, nous présente des digressions emplies de traits d'esprit. Bien que classique au départ, Byron se tourne résolument vers la mélancolie et la noirceur du Romantisme anglo-saxon en même temps qu'il se prend d'admiration pour la révolte et les questions de lutte pour la liberté.

Son œuvre nous fait part de ses sentiments les plus intimes, on y perçoit son caractère et les contradictions profondes qui en découlent. Rien ne peut mieux résumer Byron que la citation de William Blake « Opposition is True Friendship » autrement dit, l'opposition est la seule véritable amitié⁵. Lamartine ne savait d'ailleurs pas s'il devait qualifier Byron d'ange ou de démon et bien que les mœurs du poète furent pour le moins considérés comme des actes « maudits », la nature même de Byron nous fait entrevoir tout un monde de générosité.

Lord Byron était ce que l'on nomme un poète inné, loin de briller par ses résultats durant sa scolarité, l'écriture des vers lui était néanmoins d'une facilité déconcertante. Il est considéré comme un « native poet » c'est-à-dire un poète né, un écrivain dont la faculté de créer des vers fluides s'entrelaçant parfaitement sans heurts ne fait aucun doute. Intuitivement, Byron utilisait le « Spenserian measure » c'est-à-dire la mesure spenserienne⁶ pour écrire ses poèmes. La mesure spenserienne consiste en neuf vers iambiques, les huit premiers étant des pentamètres et le dernier un hexamètre ou un alexandrin. Le schéma rythmique se décompose ainsi comme suit : ababbcbcc.

La poésie anglaise utilise toujours l'iambe comme modèle pour composer ses vers. Pour rappel, l'iambe était utilisé durant l'antiquité. C'est un pied de deux syllabes, la première étant longue et la seconde brève. L'accentuation d'un poème anglais crée tout le rythme et il est toujours difficile de rendre parfaitement ce dernier lors de la lecture surtout lorsque ce sont des pentamètres iambiques comme dans les œuvres de Shakespeare. L'iambe est utilisé en Angleterre comme modèle car s'approchant le plus de l'accentuation normale d'une conversation.

Byron utilisait donc la mesure Spenserienne dans ses poèmes qui présentent un rythme fluide et sans cassure. Les créations du poète ont toujours ça de particulier que l'élément principal repose sur la description. Description des hommes et des lieux ; de la mer, de la montagne et des rivières ; de la nature en général dans ce qu'elle a d'attirant et de mystérieux ; des villes et des champs de batailles. Ces descriptions sont toujours le fruit d'une lecture de recherche intensive et de contemplations méditatives chères à Byron.

⁵ William Blake était un fervent défenseur de l'idée selon laquelle, le bien et le mal, par essence deux notions complètement opposées, ne pouvaient exister l'une sans l'autre. Les contraires loin de se repousser s'attirent pour fonctionner véritablement.

⁶ Nommé ainsi en référence à Edmund Spenser qui est l'inventeur de ce schéma rythmique.

Par ailleurs, les poèmes sont toujours emprunt de ce paradoxe qui faisait la nature même du poète. Né avec des sensibilités et une émotivité accrues, mortifié, négligé, Byron avait développé tout au long de sa vie des comportements contradictoires, à la fois aimant, généreux et timide, il était capable de maintes excentricités et frivolités égoïstes. Cette quasi-dichotomie se retrouve dans ses poèmes et en particulier dans des créations telles que *Manfred* ou *Cain*.

A l'image de récits poétiques tels que *Le Paradis Perdu* de Milton ou *La Divine Comédie* de Dante, Byron s'est attaché à donner la parole à des êtres déçus. Témoignages des personnages eux même, le poète donne la parole à l'impie et le laisse se justifier. Comme Milton avait fait de Satan son anti-héros, Byron a laissé parler les fautifs sans carcan religieux, sans transformer leurs paroles en sermon théologique. Le but n'était pas de justifier leurs actes mais de les présenter de la manière la plus objective possible, sans imposer d'idéologie chrétienne.

Il est vrai que ces poèmes ajoutèrent au discrédit dont Byron était victime, les critiques considérant qu'il était blasphématoire ou athée, ce qui était loin d'être vrai. Byron était certes antireligieux et sceptique mais pas athée.

La poésie de Byron est peut-être, quelque part, la matérialisation de ses traits de caractère et de ses spécificités. Il est généralement admis que chez lui, les notions de bien et de mal se côtoyaient sans frontières préétablies, les deux se fondaient ensemble pour donner cette part de lumière et d'obscurité qui donnent tout le cachet, tout l'intérêt de son œuvre. La puissance de ses écrits s'en trouve renforcée puisant dans deux contraires bibliquement fort de symbolique.

Le Don Juan de Byron

Découpé en seize chants, *Don Juan* s'attira les foudres des adversaires politiques et des admirateurs mécontents de Byron.

Pour résumer l'intrigue, Don Juan, jeune espagnol mal élevé par une mère trop rigide, rencontre l'amour à seize ans grâce à une jeune femme mal mariée. Leur aventure d'abord heureuse, tourne mal lorsque le vieux mari les surprend. Don Juan s'échappe et est ensuite envoyé à 'étranger par sa famille. Seul survivant d'un naufrage, le héros se retrouve rejeté sur une île de la mer ionienne. Recueilli par une jeune fille dont il tombe rapidement amoureux, Don Juan goûte à la liberté d'un bonheur idyllique jusqu'à ce que le père de la jeune fille les surprenne et n'envoie le héros à Constantinople pour être vendu comme esclave.

Remarqué sur le marché aux esclaves par une sultane qui l'achète et le déguise en odalisque, il se retrouve introduit au sérail. Don Juan refuse alors de céder aux avances de la sultane par souvenir amoureux envers la jeune fille qui l'avait recueilli. Promis à être tué sur ordre de sa propriétaire, il s'échappe et se retrouve au milieu d'une bataille provoquée par l'assaut de la ville d'Ismaël par un général russe. Il se rapproche alors des russes et fait sensation à la cours de l'impératrice Catherine. Cependant Don Juan tombe malade et ne doit sa survie qu'à sa bonne constitution, L'impératrice lui trouvant un remplaçant entre temps se débarrasse de lui en lui confiant une mission. Il emmène alors avec lui une enfant turque qu'il a sauvé des cosaques lors de l'assaut de la ville d'Ismaïl. Il traverse donc l'Europe, passe la Manche et rejoint Londres où il s'aventure dans la haute société. On le fête, les grandes dames s'intéressent à lui et l'une d'elle, complètement immorale tombe dans ses bras à la fin du chant XIV.

Don Juan qui devait, selon les dires de son auteur, comporter vingt quatre chants ne sera jamais terminé. Commencé comme un poème épique, *Don Juan* se transforme peu à peu comme une chronique où Byron se confesse abondamment.

Toutefois, le poète a appris à rire depuis le mélancolique *Chevalier Harold*. Le Don Juan de Byron est un joyeux garçon, insouciant qui profite pleinement de la vie. Les expériences vaudevillesques du héros prêtent à rire, tantôt découvert par un mari cocufié, tantôt par un père humilié.

Cependant la légèreté apparente de ces chants cache tout de même un courant psychologique plus profond. *Don Juan* montre une transformation dans l'état d'esprit même de l'auteur. A chaque fois que Byron a vu des transformations poindre dans son intellect, *Don Juan* s'en est trouvé modifié et influencé. On aperçoit une révolte, contre la morale courante et sexuelle hypocrite, contre les prohibitions sociales et le carcan qu'elles incarnent. Byron se plaît alors à choquer les gens bien pensants. C'est un défi à toutes les conventions mêmes à celle du bon goût parfois. *Don Juan*, il est vrai relève moins du romantisme qui caractérisait les précédentes œuvres de Byron, il semble avoir évolué quelque peu vers autre chose. Satire sociale, religieuse, provocation et critique. Byron voulait briser les cadres, instaurer sa révolution, une idéologie qui lui était très chère.

Dans le passage qui va suivre, Byron, parlant à la première personne du singulier, revient sur l'orgueil de l'homme et sa propension à s'en peu soucier avant de sentir sa fin proche. Il décrit avec clairvoyance la chute de l'homme à cause de son orgueil, s'avoue ses faiblesses et porte un regard lucide sur son existence. Il voit l'âge le rattraper et est pleinement conscient des changements qui s'opèrent, conséquemment, sur son esprit comme sur ses écrits. Il s'adresse à ses détracteurs non pas pour justifier ses actions mais pour expliciter ses humeurs. Est-ce un constat amer du temps qui passe, de la réalité qui le rejoint laissant derrière elle la fantaisie et la joie ? La mélancolie, peut-être même certains regrets, peuvent apparaître lors de la lecture de ce passage.

On entrevoit un Byron modeste, mélancolique et conscient de son âge. Il ne se justifie pas, il présente seulement son point de vue même s'il lui reste des incertitudes concernant ses envies, son comportement. Il n'est pas certain lui-même d'avoir toujours agit consciemment durant son existence.

Chant IV

I

Rien de plus difficile en poésie que le commencement, si ce n'est peut-être la fin ; car il arrive souvent, qu'au moment où Pégase semble arriver au but, il se foule une aile, et nous voilà tombant comme Lucifer lorsqu'il fut précipité des cieux pour ses péchés ; notre péché est le même, aussi difficile à corriger le sien, car c'est l'orgueil qui pousse l'esprit à prendre un essor trop grand, jusqu'au moment où notre faiblesse nous montre ce que nous sommes.

II

Mais le Temps, qui ramène tous les être à leur niveau, ainsi que l'âpre Adversité, révèlent enfin à l'homme, et (comme nous voudrions l'espérer) peut-être au Diable lui-même, que ni l'un ni l'autre n'ont l'intelligence vaste : tant que les chauds désirs de la jeunesse s'ébattent dans nos veines, nous ignorons cette vérité, notre sang coule trop vite ; mais quand le torrent s'élargit aux approches de l'Océan, nous réfléchissons profondément sur chaque émotion passée.

III

Dans mon enfance, je me croyais fort habile, et je désirais que les autres eussent la même opinion ; c'est ce qui arriva lorsque mon âge devint plus mûr, et d'autres esprits reconnurent alors ma maîtrise ; aujourd'hui ma fantaisie flétrie voit jaunir ses feuilles, mon imagination laisse tomber son aile, et la triste vérité, qui plane sur mon pupitre, tourne au burlesque tout ce qu'il y avait en moi de romantique.

IV

Et si je ris de toute chose mortelle, c'est afin de n'en pas pleurer, c'est ce que notre nature ne peut pas toujours se maintenir dans un état d'apathie ; car il nous faut plonger d'abord nos cœurs au fond du Léthé, avant que ne s'assoupisse ce que nous voulons surtout ne pas voir : Thétis baptisa dans le Styx son fils mortel ; une mère mortelle préférerait le Léthé.

V

Certains m'ont accusé d'étranges desseins contre la religion et la morale du pays, et en trouvent la preuve dans chaque vers de ce poème ; je n'ai pas la prétention de comprendre tout à fait ce que je veux dire moi-même quand je veux faire du très beau ; mais le fait est que je n'ai pas fait d'autre projet que de consacrer un moment à la gaîté : mot nouveau de mon vocabulaire.

[...]

Extrait de Don Juan, chants I-V, Lord Byron, Aubier, 1954.

Gaëlle.

Contacts

Les Membres de Reflets d'Ombre :

Anakkyn (comité de lecture) : Anakkyn@aol.com

Christophe Girard

(chroniqueur cinéma, comité de lecture et nouveau webmaster) : erronflyl@netcourrier.com

Hugues Perrin (graphisme, artwork) : perrinh@hotmail.fr

Sites :

Le site de Sir Vladheim, artiste indépendant : <http://vladheim.blog.com/>

Et son blog : <http://ororium.centerblog.net/>

Le Sombre Héros

(ancien webmaster, comité de lecture) : webmaster@litterature-fantastique.info

Sites :

Le Mariage du Ciel et de l'Enfer : <http://www.ciel-et-enfer.net/>

La danse de l'ange rebelle : <http://www.danse-ange-rebelle.net/>

Et celui du Sombre Héros : <http://le.sombre.heros.free.fr/>

Michaël Moslonka (ancien rédacteur, comité de lecture) :

michaelmoslonka@litterature-fantastique.info ou demoxica2006@orange.fr

Sites :

Celui de son premier livre : <http://pageperso.aol.fr/miklaumd/>

Celui de son second livre : <http://perso.orange.fr/EnfantDuPlacard/>

PerCeVal (comité de lecture, chroniqueur) : d.barrier@tiscali.fr

Sites :

Les textes de Perceval : <http://perceval.aliceblogs.fr/blog>

A l'encre de notre sang : <http://alencredenotresang.chez-alice.fr/>

Odéliane (rédactrice principale, comité de lecture) : odeliane1@tiscali.fr

Site : <http://odeliane.free.fr>

Gaëlle,

(rédactrice, comité de lecture, appels à texte) : bathory.erzebeth@netcourrier.com

redaction@litterature-fantastique.info (pour les appels à texte)

Sites :

Son blog : <http://nosferatutti quanti.centerblog.net/>

Une éternité à lire (forum de lecture et de discussion) : <http://une-eternite-a-lire.xooit.fr>

Virginia Schilli (comité de lecture, chroniqueuse) : lestat.lioncourt6@caramail.fr

Son site officiel : <http://thewreckageofmysoul.free.fr/>